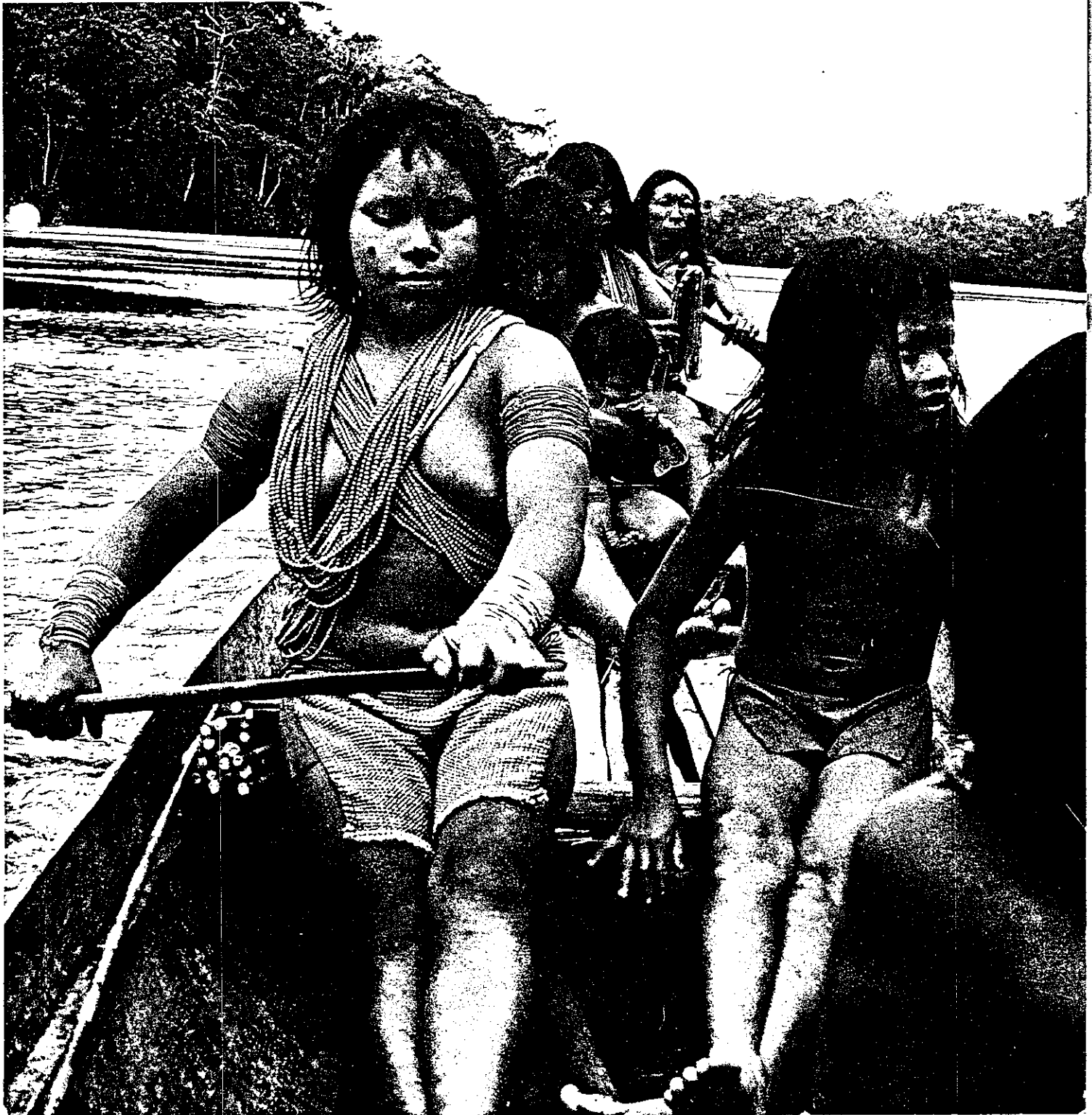


Daniel Schoepf

CEDI - P. I. B.  
DATA 10, 07, 86  
COD WYB04

# Historique et situation actuelle des Indiens Wayana-Aparai du Brésil

Musée d'ethnographie, Genève



## Historique et situation actuelle des Indiens Wayana-Aparai du Brésil

Daniel Schoepf

Cet article traite de l'évolution historique et de la situation actuelle des Indiens Wayana-Aparai du Brésil sous l'angle des trois thèmes majeurs suivants: population, localisation et relations. Il ne prétend en aucun cas aboutir à une interprétation d'ensemble des phénomènes étudiés, mais vise, dans le cadre précité, à mettre en évidence certaines tendances de caractère général et à fournir des données récentes recueillies sur le terrain.

Notre étude se limite aux Indiens Wayana-Aparai établis sur territoire brésilien. Elle se permet toutefois d'établir des points de comparaison occasionnels avec les communautés parentes de Guyane française et de Surinam dans la mesure où les renseignements disponibles explicitent la situation au sud des Tumuc-Humac.

A cet égard, il est surprenant, sinon significatif, de relever combien jusqu'à aujourd'hui les travaux ont été entravés par la segmentation nationale du territoire dans le cas des ethnies dont l'extension géographique chevauche les frontières. Il n'est pour ainsi dire aucun exemple d'ethnologue ayant séjourné longuement dans les communautés Wayana de part et d'autre de la frontière. Il est incontestable pourtant qu'une telle expérience favoriserait l'étude et la mise en

évidence des conditions propres à chacune des communautés.

Dans cet article, les renseignements concernant la situation actuelle ont été recueillis au cours de notre mission chez les Wayana-Aparai du Rio Paru de l'Est, Etat de Para, Brésil.

Cette mission<sup>1</sup> du Musée d'ethnographie de Genève dont nous étions l'unique membre s'est effectuée de décembre 1971 à fin avril 1972. Elle nous a conduit à séjourner pendant près de 4 mois – 110 jours exactement – dans les 10 villages Wayana-Aparai actuels du Brésil. Notre enquête sur le terrain s'est répartie de la manière suivante: 4 semaines à Aldeia Bona, 5 semaines dans les communautés du Rio Citaré et 7 semaines dans celles du Haut et Moyen Rio Paru.

<sup>1</sup> Cette mission, financée par le Musée d'ethnographie de la Ville de Genève, a été rendue possible grâce à l'accord du Conselho Nacional de Pesquisas et l'appui du Museu Paraense Emilio Goeldi de Belém; les déplacements de Belém à Aldeia Bona et retour ont été assurés par des vols de la FAB (Force Aérienne Brésilienne). Nous tenons à exprimer notre gratitude à ces diverses Institutions et à remercier en particulier notre directeur, M. A. Jeanneret, ainsi que M. le Prof. Ed. Galvão et M. O. Ballarin au Brésil.

### I. Historique

Cette présentation de données historiques, groupées en fonction des thèmes signalés, ne prétend pas être exhaustive en ce sens que les informations recueillies ne relèvent que d'un examen attentif de la littérature «ethnographique» publiée (récits de voyage, rapports de mission, monographies, etc.) ainsi que de quelques renseignements obtenus de vive voix de

personnes ayant fréquenté les Wayana-Aparai du Brésil<sup>2</sup>.

<sup>2</sup> Nous tenons à remercier MM. P. Friel (Belém), R. Fuerst (Genève), Ed. Koehn (Belém), M. Rauschert (Bonn), S. Fontes de Oliveira (Belém) et l'équipe de géologues du CPRM (Companhia de Pesquisas e Recursos Minerais de Belém).

Nous n'avons pas entrepris de recherches d'archives dans les institutions brésiliennes. A cet égard, nous pensons tout particulièrement à l'apport que pourrait éventuellement fournir un dépouillement des anciens quotidiens de la région Belém-Santarem et des documents en possession des Missions et de la 2<sup>e</sup> Inspetoria Regional de la FUNAI de Belém (Fondation Nationale aux Indiens, anciennement SPI).

Comme nous l'avons déjà signalé dans l'introduction générale, nous ne rendons compte ici que de l'histoire des Indiens Wayana et Aparai sur territoire brésilien et ne ferons appel aux données de la Guyane française et de Surinam que dans la mesure où elles explicitent la situation au sud des Tumuc-Humac. A ce sujet, nous renvoyons le lecteur aux divers travaux de l'ingénieur-géographe français Jean Hurault (Hurault, 1965, 1968, 1972).

Pour des raisons de clarté, nous avons subdivisé notre exposé historique en deux phases. La première englobe la période qui va des débuts de la colonisation à 1878, soit l'année du voyage de Jules Crevaux sur le Rio Paru de l'Est; elle correspond à une époque sur laquelle nous n'avons que très peu de renseignements. La seconde, de 1878 à 1972, date de notre mission chez les Wayana-Aparai, est mieux documentée et permet une interprétation des données. Cette subdivision repose donc sur le seul critère d'importance des sources et n'implique en aucun cas un événement marquant ou une orientation nouvelle dans l'histoire des Wayana et Aparai.

#### De 1766 à 1878

Les plus anciennes informations recueillies sur les Indiens Wayana (Oayana, Urukuyana, Roucouyennes) et Aparai (Apalai) se confondent avec l'histoire des premières expéditions qui remontèrent les principaux bassins fluviaux guyano-brésiliens. Or, jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le mouvement de ces missions de reconnaissance se fit vraisemblablement exclusivement du Nord au Sud, c'est-à-dire à partir des côtes de l'actuelle Guyane française. Il fut le fait d'explorateurs français qui, dans un premier temps et jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, remontèrent l'Oyapok et reconnurent ses divers formateurs, puis ultérieurement à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, parcoururent les nombreux affluents du Maroni pour atteindre la ligne de partage des eaux et redescendre sur le versant brésilien. Jamais, durant toute cette période, il n'est fait mention d'expéditions qui se seraient faites en sens inverse, soit en remontant les principaux affluents de la rive gauche de l'Amazone, en particulier les Rio Jari et Paru<sup>3</sup>. Aussi, les premiers

contacts attestés entre Wayana et explorateurs d'origine européenne s'établirent-ils toujours sur la frange Nord du territoire indigène.

Ce fut tout d'abord Patris en 1766, puis J.-B. Leblond en 1789. Tous deux, remontant l'Oyapok, visitèrent les Wayana dans la région des sources du Tamouri et du Ouaqui. Patris, médecin du Roi à Cayenne, et son compagnon de voyage, Claude Tony, nous ont laissé de précieux renseignements sur les Wayana. A cette époque, leurs villages étaient alignés en chapelet sur un chemin joignant le Tamouri et le Marouini au Rio Jari et au Rio Paru. La tribu avait alors une forte organisation militaire et un chef suprême, le «*Yapotoli*»<sup>3</sup>. Le village de ce dernier groupait quelque 500 individus et était fortement palissadé. Les hommes y étaient en état de mobilisation permanente et effectuaient un service de garde. Vingt-trois ans plus tard, lors de l'expédition du botaniste J.-B. Leblond, les Wayana avaient partiellement renoncé à leur organisation militaire centralisée. Les villages ne groupaient plus que 60 personnes environ. Sur la base des renseignements obtenus, l'explorateur dénombra 24 villages s'échelonnant du Tamouri au Rio Jari et évalua la population totale de la tribu à 2-3000 personnes environ.

A la suite de ces deux premières missions, les Wayana se rapprochèrent des tribus indiennes de l'Oyapok alors en pleine décadence démographique sous l'effet des maladies à virus involontairement propagées par les Européens. Ils furent à leur tour sévèrement atteints et se retirèrent sur le Jari et le Paru.

Dès lors et pendant près de trois quarts de siècle, on perdit tout contact avec eux. En effet, l'accès à leur territoire était rendu impossible par la présence des Noirs réfugiés Boni sur le Haut Maroni. Ces derniers, soucieux de s'assurer un petit commerce de traite avec les Wayana-Aparai, s'opposèrent avec succès à la pénétration européenne.

Le contact ne fut rétabli qu'en 1877-78 par le Français Jules Crevaux. A ces deux années correspond toutefois une énorme progression des connaissances relatives aux Indiens Wayana et Aparai. En effet, Crevaux ne se contenta pas de visiter les premiers villages Wayana (Haut Litani, Haut Jari, Haut Paru) et de fournir toutes sortes de renseignements sur certaines techniques ou usages aujourd'hui en partie disparus, mais il reconnut les cours du Jari et du Paru jusqu'à l'embouchure de ces deux affluents avec l'Amazone. Premier blanc à redescendre le Paru, il fut aussi le premier à visiter et à localiser les divers villages Wayana et Aparai qui jalonnaient son cours.

<sup>3</sup> D'une manière générale, les noms de lieux sur territoire brésilien sont orthographiés en langue portugaise.

<sup>4</sup> Dans cet article, les termes en italique désignent des mots en langue portugaise; les termes en italique placés entre guillemets désignent des mots en langue Wayana.

Wayana et Aparai étaient alors dans les meilleurs termes et pratiquaient à l'occasion une politique d'intermariage. A l'exception de quelques variantes dialectales, rien ne les distinguait vraiment sur le plan culturel. Toutefois, ce qui est beaucoup plus significatif, c'est que dès le premier village Aparai, Tioui, situé à deux jours en aval du Rio Citaré mais à près de 350 km d'Almeirim sur l'Amazone, l'explorateur n'eut aucune difficulté à engager quelques Aparai à l'accompagner jusqu'à cette localité, et que ces guides indigènes avaient déjà quelques notions de portugais. Les Aparai s'adonnaient à un petit commerce d'échange avec la population brésilienne établie en aval et ils en faisaient profiter leurs voisins Wayana en leur fournissant, contre de l'encens et de la salsepareille, l'outillage – couteaux, haches, etc. – qui leur était indispensable (Crevaux, 1883, p. 300-304). A cette date, le village Aparai le plus proche de l'Amazone, Apéré, se situait encore à une assez grande distance des premiers établissements brésiliens localisés en aval des chutes Panama.

Le récit de Crevaux est sans aucun doute un des tous premiers à mentionner l'existence des Aparai, mais en même temps il laisse suggérer que les relations des Aparai et Wayana avec la population amazonienne étaient, sinon déjà fréquentes, du moins bien établies.

A quand donc faut-il faire remonter les premiers contacts effectifs et où les situer? D'une manière générale, nous ne pouvons guère que conjecturer en fonction de l'histoire des premières implantations de colons d'origine européenne sur la rive gauche de l'Amazone et des traditions historiques des deux groupes qui situent leur habitat sur les Rio Jari, Paru et Maicuru. A cet égard, nous savons que les premiers noyaux de colonisation se sont créés au cours du XVII<sup>e</sup> siècle et ceci essentiellement par l'établissement le long des deux rives de l'Amazone de petits postes missionnaires et garnisons autour desquels se constituèrent quelques aldeias ou communautés indiennes. Ces aldeias se multiplièrent au cours du siècle suivant de telle sorte que, dans son journal de voyage au Rio Negro, en 1754, Francisco Xavier de Mendonça Furtado, gouverneur du Grand Para et capitaine-général de l'Etat de Maranhão, les mentionne au rythme d'étapes quotidiennes entre l'île de Gurupa et le Fort de Tapajos, actuel Santarem (Mendonça, 1963, p. 620-22). Dans chacun de ces postes, le gouverneur fut reçu par les missionnaires et les petites aldeias indiennes dont ils prenaient la charge. A quelles tribus appartenaient ces Indiens? Jamais il n'y fait mention.

Pour ne choisir qu'un exemple, celui de l'aldeia établie à l'embouchure du Paru, J. C. de Melo Carvalho (Carvalho, 1955, p. 81) nous apprend qu'elle avait été fondée au XVII<sup>e</sup> siècle par des capucins de Santo Antonio intéressés à

l'évangélisation des Indiens de la région. La population bénéficia bientôt de l'érection d'un fort, connu sous le nom de Fort Paru, bâti sur les lieux même de l'actuelle cité d'Almeirim. En 1690, cette forteresse fut mise à sac par les Français qui s'efforçaient de s'assurer la possession de l'Amazone au détriment des Portugais. Il y eut à cette époque de nombreuses incursions esclavagistes à la suite de troubles survenus entre Français de Guyane et Portugais. S'il est fait mention dans les chroniques françaises d'Indiens *Tikouyou* (*Tocoyennes*), *Araoua* et *Arawak* déportés vers le Sud ou se réfugiant sur la côte de Cayenne, on ne rencontre que rarement de mentions des ethnies dans les relations portugaises.

Les traditions historiques des Aparai et Wayana éclairent en partie la période suivante en faisant état des razzias esclavagistes des Indiens *Oyampis* qui, pour avoir été armés par les Portugais, étaient alors mieux connus sous le nom d'«Indiens des Portugais». Ces raids ne paraissent pas avoir affecté beaucoup les Aparai et les Wayana alors fortement organisés, comme nous l'avons vu, sous la conduite d'un chef de guerre, le «*Yapotoli*», et en nombre assez important pour leur résister. Des frictions eurent lieu dans le Haut Oyapok et peut-être aussi le long du Rio Jari.

Quoi qu'il en soit, il est très peu probable que les Aparai-Wayana soient entrés en contact direct avec la population amazonienne avant le début du XIX<sup>e</sup> siècle. Antérieurement à cette date, seules les tribus *Carapeuara* et *Apama* sont signalées comme fréquentant les cours inférieurs du Rio Paru et du Rio Maicuru.

Peut-être faut-il situer les premiers contacts vers 1820. A cette date, Spix et Martius recueillirent quelques éléments de la langue *Aracaju* alors parlée sur le Rio Gurupatuba et le Bas Paru. L'*Aracaju*, dialecte Karib mélangé de Tupi (Loukotka, 1968, p. 202) est très proche de l'Aparai. A la rigueur, *Aracaju* et Aparai pourraient bien désigner le même groupe ethnique. En tout cas, Nimuendaju signale le terme «*Arakwayû*» comme variante de dénomination des Aparai<sup>5</sup>.

## De 1878 à 1972

– 1877-1878. *Jules Crevaux*, explorateur-géographe, inaugure l'ère des premières missions scientifiques. Remontant le Lawa, puis le Litani, il prend contact avec la communauté Wayana établie sur cette rivière. Il y recrute sans difficulté des porteurs qui, par la crique Coulé-coulé et le Mapahoni l'accompagnent jusqu'au Rio

<sup>5</sup> Voir carte «the tribes of Guianas», p. 800 ainsi que la page 804 du *Handbook of South American Indians*, vol. 3, 1948.

Jari où il visita les malocas<sup>6</sup> Wayana avant de redescendre le Jari jusqu'à l'Amazone. Cette rivière paraît avoir été dépeuplée en aval du Rio Cuc.

L'année suivante, remontant l'Oyapok, il gagne le Rio Cuc et à nouveau le Jari jusqu'au village de Yacouman. De là, par un sentier de traverse à hauteur de la crique Coucitenné (Igarapé<sup>7</sup> Kustuné), il atteint le Haut Paru qu'il reconnaît jusqu'à ses sources navigables, soit jusqu'à la crique Aracoupina (Ig. Arakoupina). Puis il redescend le Paru jusqu'à l'Amazone, visitant une à une les malocas Wayana et Aparai établies le long de cette rivière. La descente s'effectue en sept semaines.

Sur la carte qu'il dressa pour illustrer ses voyages, Crevaux fit figurer 19 villages Wayana et Aparai, mais il en visita davantage, à savoir :

- 1 sur le Haut Litani (Wayana)
- 3 sur le Jari (Wayana)
- 1 sur l'Ig. Curuapi, affluent du Jari (Wayana)
- 2 sur la traverse Jari-Paru (Wayana) près de l'Ig. Kustuné
- 2 sur la traverse inférieure Jari-Paru (Wayana)
- 8 sur le Haut Paru (Wayana)
- 8 sur le Moyen et Bas Paru (Aparai)

soit : 17 malocas Wayana  
8 malocas Aparai

En considérant un chiffre moyen de 25 à 35 habitants par maloca, on obtiendrait un total de 200-280 Aparai sur le Paru. En ce qui concerne le chiffre de population Wayana, les estimations de Coudreau étant plus complètes, nous n'interprétons pas ici les données de Crevaux.

– 1888-1890. *Henri Coudreau*, professeur au Lycée de Cayenne, continue les explorations entreprises 10 ans plus tôt par Crevaux. De fait, ses itinéraires en territoire Wayana n'innovent guère par rapport à ceux de son prédécesseur, si ce n'est peut-être dans la région du Haut Marouini-Jari où il localise de nouveaux villages.

D'une manière générale, les informations ethnographiques recueillies par Coudreau sont moins précises que celles de Crevaux, mais elles apportent des renseignements très utiles dans les domaines des traditions historiques du groupe et de la démographie :

<sup>6</sup> Le terme de maloca est toujours pris dans son acception large de «village» et non pas de «grande maison communautaire».

<sup>7</sup> Le terme d'Igarapé (abréviation = Ig.) désigne une petite rivière ou un petit affluent.

«Autrefois, les Roucouyennes du Yary habitaient de petites criques et ne faisaient que des canots d'écorce. C'est assez récemment qu'ils sont venus au Yary et ont fait de grandes pirogues. Ceux du Parou ne sont pas depuis longtemps sur les bords de la rivière. Ils habitaient les hautes criques affluentes, du côté du Yary. Les Aparais avaient alors tout le cours du Parou. Les Ouayanas, ayant vaincu les Aparais et les Oyampis, prirent le Parou et le Yary.»

«...les Roucouyennes auraient eu autrefois guerre avec les Oupourous, les Trios et les Aparais, c'est-à-dire tous leurs voisins... Ces traditions ne remontent pas à plus de cent ans environ» (Coudreau, 1893, p. 547).

Il signala, lors de sa mission, diverses épidémies de «grippe» et de «rhume», ainsi que des «fluxions de poitrine» qui ravageaient les communautés indiennes du Litani et du Jari. «Leur natalité est assez faible, la mortalité des enfants est considérable».

A la suite de ses nombreux voyages et sur la base d'informations indigènes, Coudreau dressa une liste exhaustive des villages Wayana de l'époque et formula une estimation quant à l'effectif total de la tribu :

«Les Roucouyennes actuels sont incontestablement la tribu la plus importante de la Guyane centrale. Ils ont 36 villages, comptant chacun de 25 à 50 habitants, soit une population totale de 1000 à 1500 âmes...» (Coudreau, 1893, p. 547).

Ces villages se répartissaient de la manière suivante :

- 5 sur le Haut Litani \*
- 3 sur le Marouini \*
- 3 sur le Mapahoni \*
- 7 sur le Haut et Moyen Jari \*
- 1 sur l'Ig. Curuapi \*, affluent gauche du Jari
- 1 sur l'Ig. Ximin-ximin, affluent gauche du Jari
- 3 sur l'Ig. Alaméapo, affluent droit du Jari
- 2 sur une traverse Jari-Paru
- 5 sur le Haut Paru
- 2 sur le Rio Citaré, affluent droit du Paru
- 1 sur l'Ariaouaou (?), affluent du Paru
- 3 sur le Tapanahoni

\* Indique les villages visités par Coudreau. (Coudreau, 1893, p. 566.)

Que faut-il penser de cette estimation de population et de la localisation des villages ?

Disons d'emblée qu'elles nous paraissent très proches de la réalité et ceci pour les raisons suivantes :

des 36 villages mentionnés dans sa liste, Coudreau en visita 19 (ceux que nous avons indiqués par un astérisque) ;

le nombre (5) de villages non visités que Coudreau signale sur le Haut Paru correspond à peu près à celui de Crevaux (8). Par ailleurs, Coudreau ne reprend pas seulement les données de son prédécesseur, car les malocas portent des noms différents. Ceci est tout à fait justifié par le déplacement périodique des communautés ;

Coudreau est le premier à mentionner des villages sur le Rio Citaré, affluent droit du Paru. Ses successeurs attesteront cette occupation du Citaré par les Wayana. Quant à la localisation sur le Tapanahoni, elle sera également confirmée par C. H. de Goeje en 1907 (Goeje, 1910, p. 23) ;

les données de localisation fournies par Coudreau peuvent être considérées comme exhaustives. En tout cas, les expéditions ultérieures n'ont jamais révélé d'autres centres d'occupation Wayana ;

le chiffre intermédiaire de 1300 personnes – 1000 à 1500 – correspondrait approximativement à une population moyenne de 35 personnes par maloca. Cette moyenne n'est pas contredite par les quelques renseignements de Crevaux ;

en 1907, C. H. de Goeje (Goeje, 1908, p. 1119) évaluait la population Wayana à 1000 personnes environ.

Sur la base de ce chiffre moyen de 35 personnes par village, on obtient donc la répartition suivante :

Brésil	25 villages	895, soit 900 âmes
Guyane	11 villages	385, soit 400 âmes
et Surinam	(Tapanahoni, Litani, Marouïni)	

– 1901. *Olga Coudreau*, poursuivant la série des voyages entrepris par son mari, visite à cette date le Rio Curua de Alenquer et fait le relevé de cet affluent gauche de l'Amazone. A cette occasion, elle fait la connaissance d'un jeune Indien Aparai, enlevé à ses parents alors qu'il était encore enfant, et recueille de sa bouche un petit lexique Aparai (Coudreau, 1903, p. 41). Elle apprend qu'à cette époque, les Aparai fréquentaient sporadiquement la région du Haut Rio Curua de Alenquer.

– 1915. *Curt Nimuendaju*, l'ethnologue bien connu alors établi à Belém, visite, sur l'instigation de W. Farabee, les Indiens Aparai du Rio Paru. Il y rassemble une importante collection ethnographique aujourd'hui au Musée Goeldi de Belém et à l'University Museum de Philadelphie et recueille un vocabulaire Aparai de plus de 500 mots (Farabee, 1967, p. 220-231).

En dehors des quelques renseignements fournis par Farabee (Farabee, 1919, p. 102-116) – il aurait fallu près d'un mois à l'ethnologue et aux *balateiros*<sup>8</sup> qui l'accompagnaient pour atteindre les premiers villages Aparai et il y aurait séjourné environ 6 semaines – nous savons peu de choses de la mission de Nimuendaju.

Toutefois, comme le laisse entendre une note de Nimuendaju<sup>9</sup>, certains des villages Aparai visités devaient se trouver sur l'Ig. Capucu.

Par ailleurs, Félix Speiser, qui se fit conseiller par cet ethnologue pour sa propre mission de 1924, nous apprend que Nimuendaju estimait la population Aparai du Paru à 150 personnes (Speiser, 1926, p. 120).

– 1924. *Félix Speiser*, Directeur du Museum für Völkerkunde de Bâle, accompagné du Dr Arnold Deuber, visite les Aparai du Bas Paru et en rapporte une collection conservée dans l'institution bâloise. Il relate sa mission dans un ouvrage «Im Dûster des Brasilianischen Urwalds», consacré pour l'essentiel au récit de son voyage et à une description de la vie quotidienne et de la culture matérielle des Aparai. En dépit de ses lacunes, cet ouvrage demeure aujourd'hui encore la principale source de documentation sur les Aparai proprement dit.

De fait, Speiser séjourna un mois chez les Aparai du Paru et ceci plus précisément dans les trois malocas situées sur l'Igarapé Umaratia, affluent de droite, en amont des *cachoeiras*<sup>10</sup> de Maracanaquara.

Ces trois communautés Aparai – au total 33 personnes – de l'Ig. Umaratia avaient à l'époque de Speiser des contacts fréquents avec les caboclos et *balateiros* brésiliens dont un établissement occupait même une portion supérieure du Paru.

Le petit nombre d'habitants ne manqua d'étonner Speiser qui l'attribua aux ravages causés dans le groupe par le catarrhe ou la grippe :

«Der Katarrh, vielleicht die Grippe, musste arg bei ihnen gewütet haben, um sie zu dieser geradezu panischen Furcht vor Ansteckung zu bringen. In der Tat waren sicher viele an Katarrh gestorben, denn anders liess sich der Rückgang der Seelenzahl bei den Aparai seit dem Besuche Nimuendajus

<sup>8</sup> Terme brésilien désignant les ouvriers chargés de la récolte du caoutchouc-balata.

<sup>9</sup> Note figurant comme lieu de provenance de divers objets collectés, dont la pièce n° 148 des registres d'entrées du Musée Goeldi de Belém.

<sup>10</sup> Terme brésilien désignant les rapides d'un cours d'eau.

nicht erklären; nach dessen Schilderungen musste unsere Aparai-Gruppe damals etwa hundertundfünfzig Seelen gezählt haben, während heute noch dreiunddreissig vorhanden waren». (Speiser, 1926, p. 120).

Ces 33 personnes de l'lg. Umaratia figuraient-elles alors vraiment l'effectif total des Aparai du Paru? Quoique très vraisemblable, l'explication de Speiser ne nous paraît toutefois pas pleinement satisfaisante. En effet, certains éléments laissent supposer qu'il existait d'autres malocas plus en amont, puisque cet auteur mentionne «die oft jahrelangen Handelsreisen, auf denen die Aparai bis ins Tumuc-Humac-Gebirge gelangen und zu denen gelegentlich auch Frauen und Kinder mitnehmen». (Speiser, 1926, p. 153).

De même, il est surprenant que, dans son ouvrage, Speiser ne signale jamais l'existence des Wayana. Ce manque de renseignements paraît s'expliquer par le refus des Aparai de l'Umaratia de conduire l'ethnologue dans le Haut Paru: «Denn auf eine Verlängerung der Reise weiter Flussaufwärts schienen die Indianer auf keinen Fall eingehen zu wollen.» (Speiser, 1926, p. 240.)

- 1936-1937. *Schulz-Kampfhenkel*, explorateur-ethnologue à la tête d'une expédition multidisciplinaire allemande - zoologie, botanique, géographie et ethnologie - séjourne durant près de 20 mois sur le Rio Jari et ses affluents. A cette occasion, il entra en contact avec deux malocas; l'une Aparai, établie à la confluence Rio Jari - Ig. Ipitinga, comptait 14 personnes (Schulz-Kampfhenkel, 1938, p. 85), l'autre, Wayana, en amont du Rio Cuc soit près de la confluence Jari - Ig. Curuapi, groupait 30 personnes (Schulz-Kampfhenkel, 1938, p. 181).

- 1937-1938. *Braz Dias de Aguiar*, chef de la *Comissão Brasileira Demarcadora de Limites* chargée d'établir les frontières Nord du Pays avec le Venezuela, la Guyane Anglaise et le Surinam, remonte le Rio Jari jusqu'à ses sources et procède au relevé de ce cours d'eau et de ses principaux affluents. A cette occasion, la mission entra en contact avec une maloca Aparai de 12 personnes établie à la confluence Jari-Ig. Ipitinga, maloca visitée une année auparavant par Schulz, ainsi qu'avec 4 malocas Wayana, au chiffre de population non indiqué, sur le Haut Jari en amont du Cuc et le Mapahoni. A cette date, un groupe de trois orpailleurs dont le Noir de Guyane Anglaise Poet Remyloan qui fonctionna comme interprète travaillait à proximité du dernier village Wayana.

L'expédition d'Aguiar établit un lexique d'environ 400 termes Wayana et Aparai, procéda à des mesures anthropométriques et recueillit divers renseignements d'ordre ethnographique.

La santé des Wayana du Jari était alors des plus précaires, plusieurs individus souffrant de grippe, pneumonie, tuberculose ou dysenterie. On enregistra même quelques décès:

«Tanto na primeira como na segunda maloca dos Urucuianas (Wayana), verificamos elevado número de indivíduos doentes, em grande maioria atacados de gripe, pneumonia e tuberculose. No dia de nossa passagem falecera a mulher do tuchaua da maloca de cima. Nessa maloca quase todos os índios estavam de cabeças raspadas (sinal de nojo) o que demonstrava ser grande o número dos que haviam morrido em consequência daquelas doenças.» (Aguiar, 1942, p. 308.)

«A nosografia indígena é muito rica hoje em dia, mormente entre aqueles que mantem contacto com civilizados, dos quais recebem a sífilis, além de outras entidades venéreas, como tivemos oportunidade de verificar nos que vierem como trabalhadores da turma francesa de demarcação. No entanto, a malária, as disenterias (amebiana, sobretudo) e as doenças das vias respiratórias, quer superior quer inferior, são as que mais vítimas causam.» (Aguiar, 1942, p. 352.)

«Estivemos afastados do convívio com esses índios durante três meses que foi o tempo que decorreu entre a nossa ida e a nossa volta; pois bem nesse exiguo espaço de tempo, mais de quatro índios, já nossos conhecidos, haviam falecido em consequência da terrível peste branca.» (Aguiar, 1942, p. 353.)

- 1940-1941. *Lodewijk Schmidt*, négociant natif de Surinam, prend part aux diverses missions de délimitation des frontières entre le Surinam et le Brésil et parcourt à cette occasion la quasi-totalité des territoires des tribus Tiriyo et Wayana. Dans son journal de voyage, Schmidt, qui visita les diverses communautés Wayana tant de Surinam, de Guyane française que du Brésil, nota les fréquentes épidémies de grippe qui décimaient les malocas du Mapahoni.

Par ailleurs, il signala les heurts - et même un cas d'enlèvement - qui opposèrent quelques *balateiros* et la population d'un village Wayana du Moyen Paru. (Schmidt, 1942, p. 9 et 13.)

Schmidt ne donna que quelques renseignements sur les Wayana, mais il établit par contre un inventaire général des malocas indiennes et fit un recensement nominatif de tous les Wayana de l'époque. Il y avait alors 20 villages Wayana pour une population totale de 338 personnes:

Surinam et Guyane française		
Litani	5 villages	72 personnes
Paloemeu	2 »	36 »
Tapanahoni	3 »	62 »
		total 170 personnes

Brésil			
Mapahoni	2 villages	29 personnes	
Jari	2 »	40 »	
Paru	6 »	99 »	
		total 168 personnes	

L'effectif total de la population Wayana recensée par Schmidt, soit 338 personnes<sup>11</sup>, peut paraître étonnamment bas. Sans doute quelques individus ont-ils échappé au recensement, mais il est certain qu'aucun village n'a été oublié. Pour les 4 malocas du Moyen Paru qu'il n'eut pas l'occasion de visiter, Schmidt prit en considération la moyenne de 17 habitants par communauté. On peut donc estimer que la population totale des Wayana en 1941 ne devait en aucun cas dépasser 400 personnes, dont 200 au Brésil.

– 1936 et 1951. *Eurico Fernandes*, à la suite de deux très brèves visites en 1936 puis en 1951 chez les Wayana et Aparai du Rio Jari, publia quelques notes succinctes sur ces deux groupes et un petit vocabulaire comparé de leur langue. Il localise très sommairement les malocas visitées: en 1936, une aldeia qui se trouvait près de la chaîne des Tumuc-humac (Fernandes, 1952, p. 3); en 1951 «les aldeias Muxen (Aparai) et Maracaja (Wayana) localisées sur la rive droite du Moyen Jari, en amont des grandes chutes» (Fernandes, 1952, p. 8).

Fernandes ne mentionne aucun chiffre de population, mais précise «qu'en amont sur le haut fleuve se trouvent plusieurs autres villages du même groupe ethnique, de même que des villages Tupi sur le Rio Cuc» (Fernandes, id.).

– 1952. *José Candido de Carvalho*, zoologue du Musée National de Rio de Janeiro, accompagné de l'ornithologue Fernando da Costa Novaes, visite le Bas et Moyen Paru à l'occasion d'une expédition du Musée National. D'Almeirim, il remonte le fleuve jusqu'à la première maloca Aparai, soit quelque peu en amont des Chutes de Maracanaquara, approximativement au même endroit où, 28 ans plus tôt, Speiser localisait le premier village. En plus des 16 habitants de cette communauté, Carvalho signale l'existence de 5 autres malocas Aparai-Wayana en amont, dont une établie sur le Rio Citaré.

La relation de voyage que publia Carvalho ne contient que quelques notes relatives aux Wayana-Aparai, mais donne par contre de très utiles renseignements sur les activités de la population amazonienne (*balateiros, castanheiros, gateiros*, etc.) qui fréquente le Paru:

«Os Aparai negociam constantemente com os Amazonas, nome que dão aos brancos que

<sup>11</sup> Schmidt (Schmidt, 1942, p. 50) donne un total de 358 personnes, mais il s'agit d'une erreur d'addition de sa part.

vêm de baixo, em sua maioria balateiros e, por essa razão, possuem muitos objetos dos civilizados, tais como panelas, espingardas, facas, machados, etc.» (Carvalho, 1955, p. 42).

– 1955. *Protasio Frikel*, ethnologue du Musée Goeldi de Belém, remonte le Rio Paru jusqu'à ses sources et visite les diverses malocas Aparai, Wayana et Tiriyo jalonnant son cours. A cette date, toute la partie inférieure de la rivière était abandonnée, les communautés indiennes s'étant retirées en amont des grandes Chutes Toulé près d'Anatum. P. Frikel ne publia rien de spécifique sur les Wayana-Aparai, mais de nombreux renseignements apparaissent dans ses divers ouvrages traitant des Indiens Tiriyo.

Lors de notre passage à Belém, P. Frikel nous remit obligeamment une carte de localisation des villages Wayana-Aparai du Paru, carte établie lors de son voyage. Il y avait alors 5 malocas Aparai, 12 Wayana et quelques Tiriyo avec, selon ses indications, une moyenne de 10 à 15 personnes par village. Ceci correspondrait approximativement sur le Paru à: 50 à 75 Aparai et 120 à 180 Wayana.

– 1945-1955. Durant ces 10 années, Jean Hurault assista à l'immigration d'une centaine de Wayana du Haut Jari et Haut Paru vers le Litani (Guyane française). Cette immigration aurait été motivée en grande partie par la présence d'orpailleurs sur le Litani et l'afflux de perles de verroterie, tissus et autres biens de consommation qui en découlaient (Hurault, 1968, p. 2).

– 1955-1956. *Manfred Rauschert*, ingénieur d'origine allemande, visite le Rio Maicuru où il entre en contact avec une maloca Aparai. Sans donner de renseignements sur l'effectif de cet unique village, il mentionne toutefois les origines et les aléas du peuplement Aparai du Maicuru et du Curua de Alenquer:

«Die gegenwärtige am Rio Maicuru wohnenden Aparai stammen mit Ausnahme einer alten Frau sämtlich vom Parú. Sie wanderten von dort innerhalb der letzten zwanzig Jahre ein. Die alte Aparai-Bevölkerung des Gebietes ist durch mehrere Seuchen vernichtet worden. Deren erste brach vor sechzig bis fünfundsiebzehn Jahren aus. Ihr fielen auch die Aparai am Rio Curua zum Opfer».

«...Durch regelmässigen Kontakt mit Gummizapfern haben die Aparai bereits seit langen Jahren Verbindung mit der Zivilisation, deren Errungenschaften sie sich mit beachtlichem Anpassungsvermögen zu eigen machten... Während die von mir besuchte Gruppe hartnäckig und trotz aller Fremdeinflüsse an ihrer alten Kultur festhält, haben andere Aparai und auch Rukuyana (Wayana) vollkommen mit ihrer Tradition gebrochen und sind zu Cabocios geworden. Sie arbeiten meist als



Gummizapfer und wohnen in der Umgebung von Monte Alegre. Verschiedene von ihnen haben Caboclo-Mädchen geheiratet» (Rauschert, 1957, p. 258).

Au cours des années suivantes, M. Rauschert demeura plusieurs mois sur le Rio Paru. En 1959, les Aparai du Maicuru avaient tous regagné le Paru.

– 1963. *André Cognat*, instructeur français établi de longue date chez les Wayana du Litani, visite les Wayana-Aparai en territoire brésilien, soit l'ensemble des communautés du Jari, du Paru et du Citaré. A la suite de cette mission, il adressa un rapport à la 2<sup>me</sup> Inspeção Regional do SPI de Belém (Arnaud, 1971, p. 10). Il y avait alors :

Rio Jari	3 villages	soit: 61 Wayana
Rio Paru	13 villages <sup>12</sup>	» 118 Wayana
Rio Paru	4 villages	» 39 Aparai

soit un total pour le Brésil de 179 Wayana et 39 Aparai.

– 1964-1965. A la suite de la création en 1962-1963 de deux Stations des *West Indies Mission*, mission protestante américaine, à Alalaparu et à Paloemeu (Surinam), ces deux années voient l'émigration de tous les Tiriyo du Haut Paru et de plusieurs Wayana et Aparai du Paru et du Jari vers Surinam. Cette attraction paraît avoir été suscitée par les missionnaires qui envoyèrent à cet effet quelques Indiens pour qu'ils répandent la «bonne parole» chez leurs parents du Brésil et les incitent à venir s'installer près des missions. A ce sujet P. Frikel écrit :

«Os emissários Tiriyo e Wáyana baixaram até o médio Paru de Leste, região dos Aparái, convidando a todos para se mudarem para aquela Missão do rio Paruma (Paloemeu). De fato, quase todos os Tiriyo seguiram para lá, além de grupos Wáyana e até alguns Aparái. O alto Paru de Leste tornou-se também, praticamente, despovoado.» (Frikel, 1971, p. 32).

– 1967-1968. *Jean Lapointe*, ethnologue canadien, séjourne pendant près de huit mois chez les Wayana-Aparai du Paru dont il visite les divers malocas. Il en rapporte une collection ethnographique aujourd'hui au Museum of Natural History de New York et les matériaux d'une thèse «*Residence patterns and Wayana social organization*».

Dans cet ouvrage, J. Lapointe signale entre autres l'impossibilité qu'il y a aujourd'hui de distinguer d'une manière convaincante les Wayana des Aparai, et ceci en raison de la fusion des deux groupes et de leur politique d'inter-

mariage. La plupart des Indiens descendent de parents des deux groupes et, en l'absence d'une filiation unilinéaire, le seul critère de distinction possible est linguistique: le jeune Indien parle Wayana ou Aparai en fonction de la langue qui prédomine dans le village où il habite.

C'est sur la base de ce fait que J. Lapointe mentionne dans les 14 villages du Paru et du Citaré :

4 villages Aparai	soit: 56 Aparai
10 villages Wayana	soit: 105 Wayana

soit un effectif total sur le Paru de 161 Wayana-Aparai (Lapointe, 1971, p. 14).

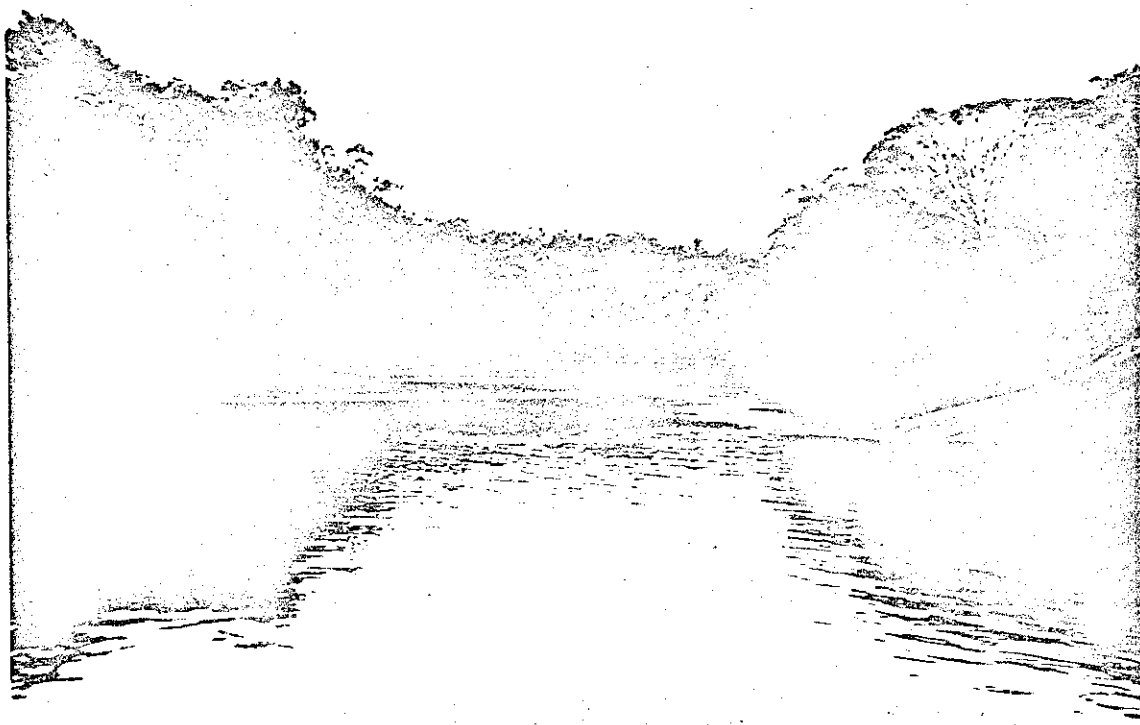
– 1969-1970. Voit l'aménagement par la FAB (Force Aérienne Brésilienne) d'un terrain d'atterrissage dans une savane de la rive gauche du Paru, à quelque 40 km en amont de l'embouchure du Citaré. La petite communauté indienne qui vient s'y établir, de même que le poste de la FAB, prend le nom d'Aldeia Bona. Un jeune couple de missionnaires canadiens, M. et M<sup>me</sup> Ed. Koehn du *Summer Institute of Linguistics*, qui travaillait depuis quelques années dans un village Aparai près d'Anatum, vint également s'y installer. Le terrain, qui est entretenu à raison de deux ou trois employés de la FAB, est habituellement desservi toutes les trois semaines environ.

– 1972. *L'auteur*, à l'occasion d'une mission ethnographique, séjourne durant quatre mois chez les Wayana-Aparai du Paru. Il visite les divers malocas indiennes et établit le recensement de la population: il y avait alors 10 villages, dont 3 sur le Rio Citaré, et ceci pour un effectif total de population de 172 personnes – 111 «Wayana» + 61 «Aparai». (Pour des renseignements plus précis, voir les chapitres «Population» p. 45 et «Wayana-Aparai» p. 52, ainsi que le recensement et la carte de localisation p. 46).

Par ailleurs et selon les renseignements obtenus de nos hôtes indiens, il n'y avait à cette date plus aucun village Wayana sur le Rio Jari. Ceci nous fut confirmé par les géologues du CPRM (Companhia de Pesquisas e Recursos Minerais, agence de Belém) que nous rencontrâmes sur le Paru et qui, à fin 1971, venaient de prospecter le cours et les affluents du Jari, de l'Amazonie à ses sources. Les seules communautés indiennes qu'ils rencontrèrent sur le Jari consistaient en un village d'une trentaine d'Indiens Wayapi-puku (Oyampi), établis sur l'lg. Nipuku en aval du Rio Cuc, et un noyau d'une quinzaine de Wayapi (Oyampi) demeurant au lieu dit «Molokopot» sur le Haut Jari où la FAB venait d'aménager un terrain d'atterrissage <sup>13</sup>.

<sup>13</sup> «Molokopot» est le nom de l'ancienne maloca Wayana établie en ce lieu ou, plus précisément de son chef, l'Indien «Molocopoti» ou «Molokopoti» mentionné par Aguiar (1942, p. 367) et Schmidt (1942, p. 52).

<sup>12</sup> Le texte d'Arnaud (Arnaud, 1971 p. 10) mentionne 3 villages. Nous pensons, mais sans certitude, qu'il s'agit là d'une erreur de transcription.



1. Le Rio Paru de l'Est entre Aldeia Bona et l'embouchure du Rio Citaré. Dans cette section, la largeur de la rivière varie entre soixante et quatre-vingt mètres.<sup>14</sup>

Ce fait, joint à celui de l'émigration des derniers Aparai du Maicuru vers le Paru en 1959, nous incite à considérer avec grande certitude qu'en 1972, les 172 Wayana-Aparai du Rio Paru représentaient l'effectif total de ces deux groupes en territoire brésilien.

Il convient également de signaler ici que l'effectif total des Wayana du Brésil, de Guyane française et de Surinam, en 1971-1972, se situait entre 550-600 individus, soit 110 sur le Paru et le Citaré, 300 sur le Litani (Duchemin, 1972, p. 373) et 150 à 200 sur le Tapanahoni-Paloemeu (Kloos, 1972, p. 348).

## Conclusions

Les renseignements historiques fournis ci-dessus, ainsi que le tableau récapitulatif des faits, autorisent l'énoncé d'un certain nombre de conclusions ou remarques de caractère général:

### 1. Diminution importante de la tribu Wayana dans son ensemble

Considérant l'estimation de Coudreau (1890) évaluant la population totale des Wayana à 1000-1500 individus, soit un chiffre moyen de

1300, et l'estimation actuelle (1972) maximale de 600 individus, on observe une diminution de moitié environ des effectifs de la tribu Wayana au cours de ces 80 dernières années.

La décadence démographique des Wayana paraît avoir atteint un maximum d'environ 400 individus dans les années 1940-1941.

La décadence démographique est à attribuer sans conteste aux ravages causés par divers types d'épidémies. Les maladies les plus souvent signalées sont la «grippe», le «rhume», les «fluxions de poitrine», le «catarrhe» et la «tuberculose».

Chez les Wayana, les cas de désaffection, donc d'individus ayant quitté définitivement la communauté tribale pour s'assimiler à la société nationale, paraissent avoir été négligeables et n'interviennent pas dans les causes de déperdition du groupe.

### 2. Diminution du pourcentage de Wayana établis en territoire brésilien

A l'époque de Coudreau, le pourcentage de Wayana établis sur territoire brésilien par rap-

<sup>14</sup> Photographies de l'auteur.

## Aparai (Tableau récapitulatif)

Sources	Date	Localisation	Nombre de villages recensés estimés		Chiffres de population recensés estimés		Chiffres retenus (interprétation ou estimation/ chiffres arrondis)	Remarques
CREVAUX	1878	Moyen-Bas Paru	8	8	?	?	200-280	Voir interprétation p. 36.
O. COUDREAU	1901	Curua de Alenquer	0	0	1	-	-	Ne fait que mentionner la présence des Aparai sur le Curua de Alenquer.
NIMUENDAJU	1915	Paru, Ig. Capucu	?	?	?	150	150	Chiffre donné par Nimuendaju à Speiser. Voir p. 37.
SPEISER	1924	Bas Paru-Ig. Umaratia	3	3	33	33	30-35	Chiffre sujet à caution : représentait-il l'effectif total des Aparai du Paru? Voir p. 37.
SCHULZ-K.	1937	Moyen Jari-Ig. Ipitinga	1	-	14	-	-	Il s'agissait là de l'unique village Aparai du Jari, Schulz ayant visité la plupart des igarapés de ce río.
AGUIAR	1938	Moyen Jari-Ig. Ipitinga	1	-	12	-	-	Même village que celui visité par Schulz.
FERNANDES	1951	Moyen Jari	1	-	-	-	-	
CARVALHO	1952	Bas, Moyen Paru	1	5	16	-	-	
FRIKEL	1955	Bas, Moyen, Haut Paru	5	5	50-75	50-75	50-75	Voir interprétation p. 39.
RAUSCHERT	1956	Maicuru	1	1	-	-	-	Unique village du Maicuru qui émigra en 1959 sur le Paru. Voir p. 39.
COGNAT	1963	Paru	4	4	39	39	40	
LAPOINTE	1968	Moyen, Haut Paru	4	4	56	56	55-60	Distinction Aparai/Wayana purement linguistique et non pas généalogique. Voir p. 40.
SCHOEPP	1972	Moyen, Haut Paru, Citaré	3-4	3-4	61	61	60-65	Distinction Aparai/Wayana purement linguistique et non pas généalogique. Voir p. 40.

Remarque: Les 2 tableaux récapitulatifs ci-contre nous dispensent de reconsidérer les estimations de population Wayana et Aparai qui figurent dans les quelques publications du type «catalogue» ou «répertoire» des groupes ethniques du Brésil. Il convient, toutefois, de faire une exception pour le *Indians and*

*Culture Areas of Twentieth Century Brazil* (Kietzman, 1967) en raison de la large diffusion et de la relative actualité de ce catalogue. Ici, le chiffre de population Aparai proposé par D. Kietzman, soit 200-300 personnes (Kietzman, 1967, p. 8) est évidemment très surestimé. Contrairement aux indications fournies par

cet auteur, il n'y avait en 1967 plus aucun village Aparai sur le Curua de Alenquer, le Maicuru et le Jari, les seules communautés subsistantes étant celles du Paru de l'Est, avec un effectif total qu'il eut fallu chiffrer entre 50-100 personnes.

## Wayana du Brésil (Tableau récapitulatif)

Sources	Date	Localisation au Brésil	Nombre de villages recensés estimés		Chiffres de population recensés estimés		Chiffres retenus (interprétation ou estimation/ chiffres arrondis)	Remarques
CREVAUX	1878	Jari, Ig. Curuapi, Traverse Jari-Paru, Paru, Ig. Kustuné, Ig. Arakopina, (Litani)	16 (17)	-	?	?	-	
COUDREAU	1890	Jari, Mapahoni, Ig. Curuapi, Ig. Ximin, Ig. Alaméapo, Traverse Jari-Paru, Paru, Citaré, Ig. Ariaouaou, (Litani, Marouini, Tapanahoni)	11 (19)	25 (36)	?	900 (1300)	900 (1300)	Voir interprétation p. 37.
SCHULZ-K.	1937	Jari-Ig. Curuapi	1	-	30	-	-	
AGUIAR	1938	Jari-Ig. Curuapi, Mapahoni	4	-	-	-	-	
SCHMIDT	1941	Jari, Mapahoni, Paru, (Litani, Tapanahoni, Paloemeu)	6 (16)	10 (20)	100	168 (338)	200 (400)	Voir interprétation p. 38.
FERNANDES	1951	Moyen Jari	1	-	-	-	-	
CARVALHO	1952	Citaré	-	-	-	-	-	Ne fait que signaler l'existence d'un village Wayana sur le Citaré.
FRIKEL	1955	Haut et Moyen Paru, Citaré	12	-	-	120-180	-	Voir interprétation p. 39.
EMIGRATION	1955							Hurault signale de 1945 à 1955, l'installation sur le Litani de 100 à 200 Wayana émigrés du Jari et du Paru. Voir p. 39.
COGNAT	1963	Jari, Paru, Citaré	16	16	179	179	180	
EMIGRATION	1965							Frikel et Rivière signalent l'émigration, de 1964 à 1965, de plusieurs Wayana du Jari et du Paru vers Surinam à la suite de l'installation des West Indies Mission à Paloemeu en 1962-63. Voir p. 40.
LAPOINTE	1968	Haut et Moyen Paru, Citaré	10	-	105	-	-	Distinction Wayana-Aparai purement linguistique et non généalogique.
SCHOEPF	1972	Haut et Moyen Paru, Citaré	6-7	6-7	111	111	110 (600)	Distinction Wayana-Aparai purement linguistique et non pas généalogique. Voir interprétation p. 40.

*Remarques:* Les noms de rivières placés entre parenthèses indiquent une localisation hors du Brésil. Les chiffres placés entre parenthèses indiquent le nombre de villages ou le chiffre de population totale pour l'ensemble Brésil-Guyane française-Surinam.

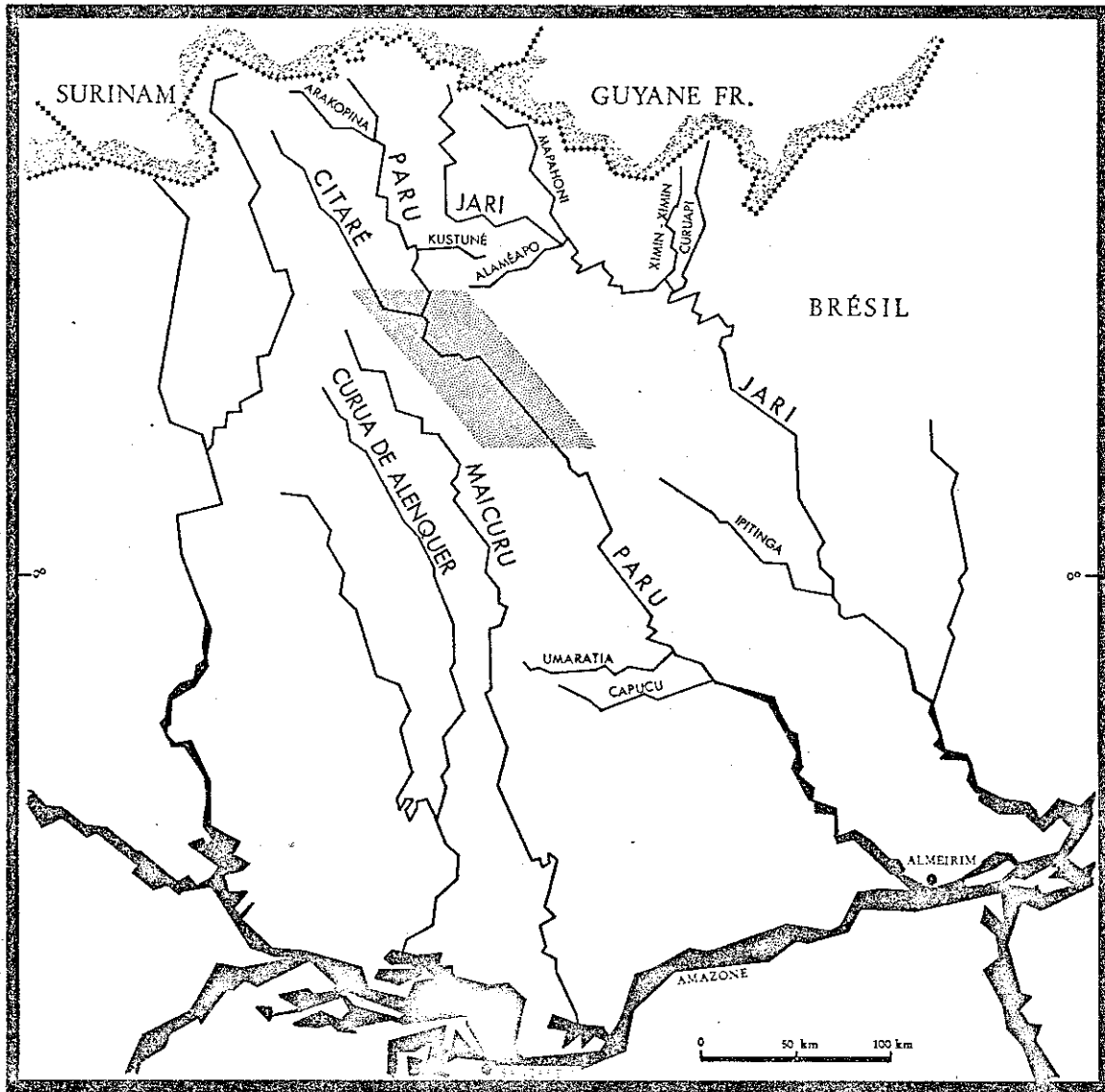


Fig. 1. Carte illustrant la réduction de l'aire d'extension des Wayana-Aparai sur territoire brésilien entre 1878 et 1972. Les rios et igarapés mentionnés correspondent à l'occupation attestée au cours de ce dernier siècle, le parallélogramme pointillé à l'occupation actuelle. On observe donc l'abandon de trois bassins fluviaux complets – Curua de Alenquer, Maicuru, Jari – de portions de rivière – Bas Paru, Extrême Haut Paru – et de plusieurs igarapés leur correspondant – Ipitinga, Curuapi, Ximin-ximin, Mapahoni, Alameápo, Capucu, Umaratia, Kustuné et Arakopina.

port à l'effectif total de la tribu était de l'ordre de 7/10: en 1972, il n'était plus que de 2/10 environ.

Aucune donnée n'autorise à penser que la mortalité des Wayana brésiliens ait été plus élevée que celle des autres communautés. D'une manière générale, on peut donc parler d'*émigration*.

Chaque fois qu'ils ont été dûment attestés (1945-1955 et 1964-1965), ces mouvements d'émigration ont correspondu à l'établissement en Guyane française et au Surinam de nouveaux noyaux de population (orpailleurs, missionnaires) qui ont agi comme centres d'attraction en raison des quelques avantages dont ils pouvaient faire bénéficier les Wayana.

### 3. *Evolution démographique très incertaine des Aparai*

D'une manière générale, les renseignements démographiques relatifs à la tribu Aparai au cours de ces 100 dernières années sont très fragmentaires. Nous ne possédons aucune estimation de l'effectif total de la tribu dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, le chiffre indicatif maximum de 280 personnes formulé à partir des données de Crevaux (1878) ne concerne que les Aparai du Rio Paru. Nous ignorons ce qu'était alors la population des communautés du Rio Maicuru et du Rio Curua de Alenquer.

Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, on assiste à une réduction importante de la communauté du Paru — elle passe de 150 à 60 individus — et à la disparition complète des groupes du Curua de Alenquer, du Maicuru et du Jari <sup>15</sup>.

En résumé, il apparaît incontestable que les Aparai, de par leur localisation, ont été plus tôt et plus sévèrement atteints par la civilisation (épidémies et assimilation par la société nationale) que leurs voisins Wayana.

Aujourd'hui (1972), les Aparai ou, plus précisément, les Indiens à parler Aparai prédominant ne sont plus qu'une *soixantaine d'individus et leur survie en tant que communauté indienne n'est assurée que par leur fusion*

<sup>15</sup> Voir remarque, p. 42.

avec les Wayana. (Voir chapitre «Wayana-Aparai», p. 52).

### 4. *Réduction énorme de l'aire d'extension des Wayana-Aparai du Brésil*

De 1878 à 1972, on observe une réduction considérable de l'aire d'extension des tribus Wayana et Aparai sur territoire brésilien (voir carte, p. 44). Cette réduction s'est traduite par l'abandon complet de divers bassins fluviaux (Curua de Alenquer, Maicuru, Jari), de portions de rivières (Bas Paru, Extrême Haut Paru) et de plusieurs igarapés leur correspondant (Capucu, Umaratia, Kustuné, Arakopina, Ipitinga, Curuapi, Ximin-ximin, Mapahoni, Alaméapo).

Historiquement, le dépeuplement de la frange sud du territoire est antérieur à celui de la frange nord. Ce dernier ne s'est réalisé qu'à partir des années 1960.

### 5. *Abandon de l'habitat Wayana-Aparai traditionnel en bordure des igarapés*

Au cours de ces 100 dernières années, on observe la disparition complète de l'habitat Wayana-Aparai en bordure des igarapés. Aujourd'hui, l'établissement des communautés se fait exclusivement le long des rivières principales et à proximité immédiate de celles-ci.

Cette évolution, quels qu'en puissent être les motifs, a suscité des contacts plus fréquents avec la population nationale.

### 6. *Fusion des groupes Wayana et Aparai sur territoire brésilien*

De 1878 à 1972, on observe une fusion toujours plus complète des groupes Wayana et Aparai sur territoire brésilien. Les mariages interethniques, déjà attestés à l'époque de Crevaux et de Coudreau, se sont généralisés à un degré tel qu'aujourd'hui, après cinq ou six générations, l'Indien n'est en général plus à même de préciser son appartenance ethnique.

Aujourd'hui et d'une manière générale, la répartition entre Wayana et Aparai ne peut plus être établie que sur la base d'un critère linguistique (pour plus de précisions, voir le chapitre «Wayana-Aparai», p. 52).

## II. Situation démographique actuelle

### La Population

La communauté Wayana-Aparai du Rio Paru de l'Est (Etat de Para, Brésil) et de son grand affluent de la rive droite, le Rio Citaré, compte aujourd'hui, début 1972, 172 membres dont 93 individus du sexe masculin et 79 du sexe

féminin. La classe d'âge des moins de quinze ans y est représentée par un total de 56 unités. (Voir «Recensement», p. 50).

Cette population, dans laquelle nous avons inclus un Indien Tiriyo et un Noir d'origine brésilienne, tous deux mariés à des Wayana-

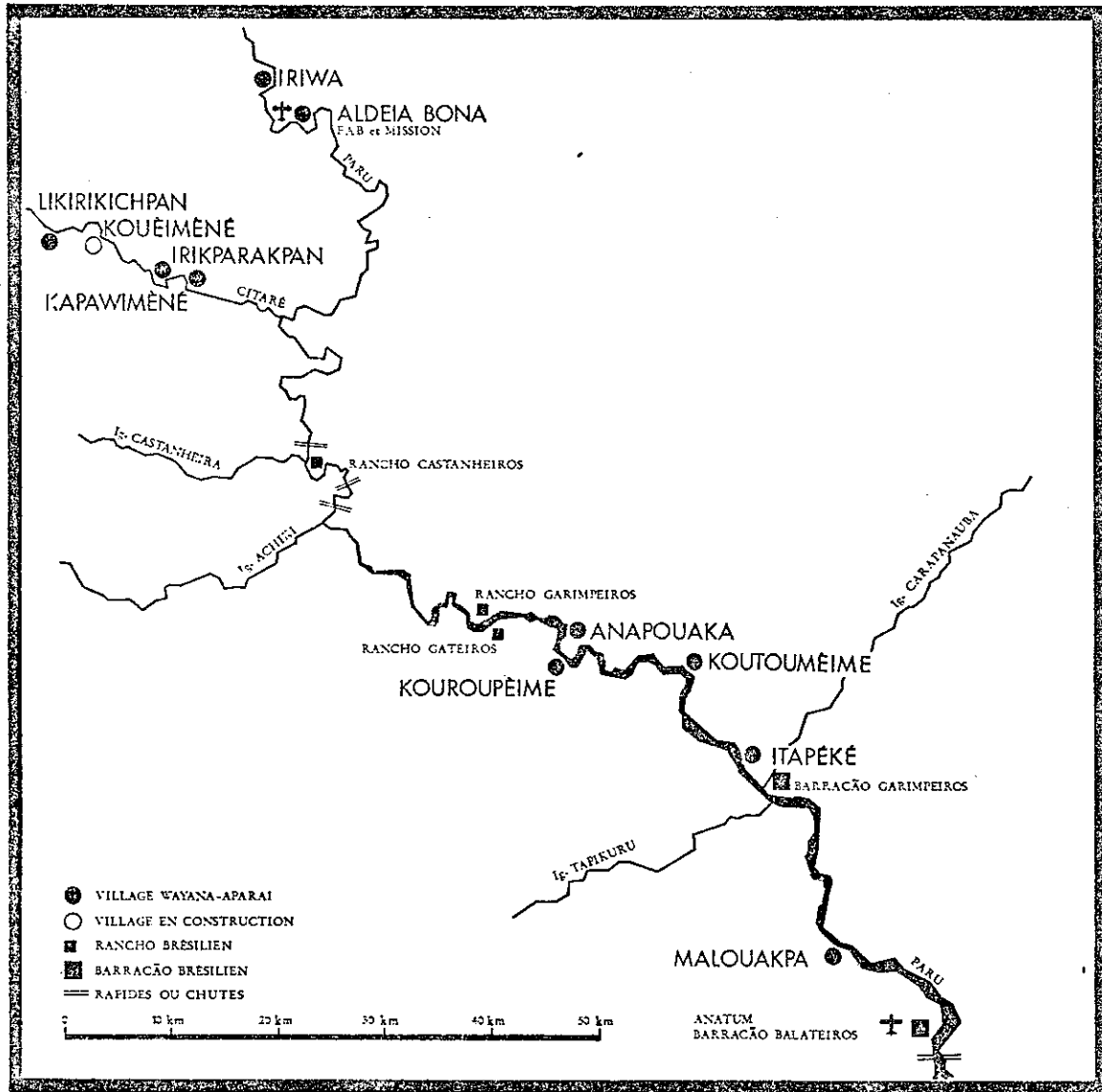


Fig. 2. Carte illustrant la distribution des villages Wayana-Aparai et des établissements brésiliens le long du Rio Paru et du Rio Citaré en 1972. Le Rancho consiste en une ou deux cabanes non fermées; il s'agit d'un habitat temporaire qui abrite quelques travailleurs durant leurs activités saisonnières. Le Barracão se compose d'une ou deux cabanes fermées et fait office d'entrepôt et de comptoir; quelques individus y demeurent toute l'année.

Aparai et participant à part entière à la vie communautaire du groupe, est dans sa grande majorité native du Rio Paru et ne compte que quelques individus émigrés du Rio Maicuru et du Jari.

Ces 172 personnes se répartissent aujourd'hui en 10 villages ou malocas groupant de 5 à 55 individus, avec une moyenne traditionnelle se situant entre 10 et 20. En effet, le seul village qui compte aujourd'hui près d'une soixantaine de personnes, soit Aldeia Bona, est une création toute récente, largement influencée de l'extérieur et s'explique par la présence simultanée de

la FAB et de la mission du Summer Institute of Linguistics qui ont agi comme pôles d'attraction en raison des quelques avantages dont ils peuvent faire bénéficier la communauté indienne. Antérieurement à l'aménagement du terrain d'atterrissage qui est à l'origine de ce nouveau village, aucune des malocas du Paru et du Citaré ne réunissait plus de trente personnes. La tendance générale était alors plutôt à un fractionnement de l'habitat.

En 1972, la répartition des villages et de la population s'établissait de la manière suivante:

Localisation	Nom du village	Nom du chef	Nombre d'habitants	Parler prédominant	Remarques
Rio Paru	Iriwa	Takoura	9	Wayana	<sup>16</sup> La population d'Aldeia Bona dont la création date de 1970 est composée des effectifs de 3 villages aujourd'hui abandonnés et de quelques familles anciennement établies à Anapouaka, Kouroupèime, Koutoumèime et Itapéké. <sup>17</sup> Kouroupèime est le plus ancien village existant sur le Paru-Citaré. Il était déjà occupé en 1955, date du voyage de P. Frikel. <sup>18</sup> En janvier 1972, 3 mois après le décès de Mokopi (chef de village, pajé et doyen des Wayana-Aparai), le village de Likirikichpan était en cours d'abandon. La population s'apprêtait à emménager dans une nouvelle maloca au lieu dit «Kouèimèné», à 3 heures de pirogue en aval de Likirikichpan.
» »	Aldeia Bona <sup>16</sup>	Touarinké	55	mixte	
» »	Anapouaka	Dondon	14	Wayana	
» »	Kouroupèime <sup>17</sup>	Aïmoré	18	Wayana	
» »	Koutoumèime	Chalaiépe	14	Wayana	
» »	Itapéké	Ipote	13	Aparai	
» »	Malouakpa	Iouakouhoutou	16	Aparai	
Rio Citaré	Likirikichpan <sup>18</sup>	Mokopi (†)	18	Wayana	
» »	Irikparakpan	Palanka	10	Wayana	
» »	Kapawimèné	Matinta	5	Aparai	

De fait, le type de village le plus fréquemment rencontré correspond à un groupement de trois ou quatre ménages. Ces unités de résidence, autrefois fondées peut-être sur le principe de matrilocité, apparaissent aujourd'hui peu cohérentes dans leur composition, les affinités personnelles y jouant un rôle aussi important que les liens de parenté. A cet égard, il n'est pas exagéré de parler d'instabilité : sans tenir compte du déplacement périodique des malocas – en moyenne tous les cinq à dix ans selon Jean Hurault (1965, p. 24), déplacement motivé en général par les déprédations des abattis sous l'action des fourmis-manioc ou encore par le décès d'un membre de la communauté – les mouvements personnels auraient affecté 9% de la population en 1968 (Lapointe, 1971, p. 78). Quant à la création d'Aldeia Bona en 1970 et 1971, elle fut à elle seule la cause d'un déplacement touchant près du tiers de la population totale.

### Le milieu géographique

Les dix villages actuels du Paru et du Citaré sont disposés linéairement le long du fleuve et

ceci sur une distance maximale, d'Iriwa à Malouakpa, d'environ 160 km. D'amont en aval et au rythme de la pirogue indienne <sup>19</sup>, ce parcours est effectué en six jours et demi, soit un demi-jour d'Iriwa à Aldeia Bona, trois jours et demi d'Aldeia Bona à Anapouaka, un demi-jour d'Anapouaka à Koutoumèime, un demi-jour de Koutoumèime à Itapéké et un jour et demi d'Itapéké à Malouakpa. Il faut compter deux jours de navigation de Likirikichpan à l'embouchure du Citaré.

Cette section du Paru de l'Est comprise entre 0,5 et 1,5 degré de latitude Nord et 54 et 55 degrés de longitude Ouest (Carta do Brazil, Tumucumaque, Folha NA-21, 1: 100000, 1960) présente une végétation du type de la grande forêt équatoriale – forêt ombrophile néotropicale – dont la couverture s'élève en moyenne à quelque 15 ou 20 m. du sol. En dépit de quelques variantes locales particulièrement sensibles en bordure des cours d'eau, cette végétation est relativement uniforme sur

<sup>19</sup> Temps de parcours enregistrés en partie à fin janvier, en partie au début mars.



tout le territoire. Toutefois, à Aldeia Bona, soit à 40 km en amont de l'embouchure du Citaré, elle fait place sur la rive gauche à une savane ou *campo geral* qui s'étend sur près de 12 km en bordure du fleuve.

Si le relief est peu important entre Malouakpa et Anapouaka, avec des zones absolument planes, il s'anime à hauteur de l'Ig. Achiki et se présente en amont de la confluence Paru-Citaré sous la forme d'une succession de collines aux pentes souvent très escarpées culminant à 150 ou 200 m. de part et d'autre de la rive.

Ce modelé donne naissance à de petites rivières ou igarapés qui convergent vers le Paru et le Citaré. Certaines, à peine visibles depuis le fleuve en raison de la végétation qui en cache l'embouchure, ne sont souvent décelables que par le bruit de l'eau.

Dans la portion qui nous intéresse, le cours principal du Rio Paru présente une largeur très variable allant de 60 m, à hauteur d'Aldeia Bona pour atteindre 200 à 250 m. entre Koutoumèime et Itapéké. Il est souvent coupé par des bancs de roches qui constituent autant de zones de rapides ou *cachoeiras*. D'une manière générale, ces gradins sont peu importants et n'offrent pas d'obstacles majeurs à la navigation pour les habiles piroguiers que sont les Wayana-Aparai. Toutefois, en aval d'Anatum et jusqu'à l'Amazonie, section aujourd'hui peu fréquentée par les Indiens, les *cachoeiras* font place à de véritables sauts qui nécessitent plusieurs transbordements par terre des embarcations.

Par endroits, des îles ou îlots, pour la plupart submergés en période de crue, subdivisent le fleuve en deux ou plusieurs bras. En dépit d'une orientation générale relativement régulière, les cours du Paru et du Citaré sont souvent très sinueux avec des méandres décrivant à l'occasion des boucles presque complètes. C'est ainsi que les villages d'Aldeia Bona et d'Irikparakpan possèdent chacun deux ports à 5 minutes de marche, mais à 40 minutes de pirogue l'un de l'autre.

Le régime du fleuve présente des variations maximales en juin. — crue — et décembre — étiage. En 1968, la différence de niveau d'eau aurait atteint près de 4 m. et ceci en un point de la rivière large de 270 m. environ (Lapointe, 1971, p. 32). Ce régime dépend très directement du régime des pluies : saison des pluies de février à juillet; saison sèche d'août à janvier. Les précipitations se répercutent presque instantanément sur le niveau de l'eau.

La navigation traditionnelle le long du Paru et du Citaré se fait toujours à quelque 10 ou 15 m. de la rive, lieu de majeure concentration du poisson. Elle exige une attention soutenue en raison des écueils que constituent les nombreux arbres morts tombés dans l'eau et souvent à peine immergés. Toutefois, durant la saison sèche, période particulièrement propice à la

pêche à l'arc, le tracé de la pirogue suit les zones de bas-fonds.

### L'habitat

Aujourd'hui, tous les villages Wayana-Aparai du Rio Paru et du Rio Citaré se dressent à proximité immédiate du fleuve, soit sur des anciennes terrasses alluviales surplombant les eaux, soit, plus rarement, sur des îles non inondables. Cette dernière solution a été adoptée dans trois cas sur dix, c'est-à-dire à Anapouaka, Koutoumèime et Itapéké.

Il n'y a plus, comme c'était encore le cas au début de ce siècle, de communautés indiennes établies en bordure des igarapés ou même à l'intérieur de la forêt à quelque distance du fleuve.

Le choix qui préside à l'emplacement des malocas relève de plusieurs facteurs d'ordre économique et culturel qui peuvent se résumer aux cinq options suivantes :

— *proximité d'eau claire, poissonneuse.* C'est là la préoccupation essentielle des Wayana-Aparai. Les endroits les plus propices sont les rapides ou *cachoeiras*, zones particulièrement poissonneuses et favorables à la pêche à l'arc. Par ailleurs, la présence d'une eau courante, constamment renouvelée, de même que celle des bancs de roches qui caractérisent les zones de rapides, ajoutent beaucoup à l'intérêt que leur portent les Indiens. Elles en font des lieux très salubres, tout à la fois propres à l'approvisionnement en eau, à la baignade — pas de dangers de piqûres de raies — et à l'évacuation des détritiques domestiques.

— *proximité de terres propices à la culture.* En règle générale, les Wayana-Aparai recherchent pour l'aménagement de leurs plantations ou *roças* des terres dont l'humidité n'est pas trop élevée et par conséquent hors d'atteinte des eaux de crues. Les anciennes terrasses alluviales au sol relativement riche et meuble sont à cet égard les plus appréciées. Cependant, la préoccupation majeure consiste à éviter les zones infestées par les fourmis-manioc ou *saubas*, fléau de l'agriculture indigène. Les plantations indiennes sont fréquemment disséminées à 10 ou 15 minutes de marche ou de pirogue du village.

— *proximité de bois de chauffage.* La consommation quotidienne de bois de chauffage employé pour la cuisson des aliments, ainsi que pour l'agrément des palabres nocturnes autour du feu est assez importante. On s'efforce donc de réduire les tâches d'acquisition et de transport en se rapprochant des essences les plus appréciées, en particulier des bois «*akalali*» et «*kamapete*».

— *éloignement des eaux profondes.* La croyance aux «*ipos*», esprits maléfiques demeurant dans les eaux profondes et les basses fosses du fleuve, pousse les Wayana-Aparai à éviter



2. Vue partielle du village de Likirikichpan sur le Rio Citaré. Site traditionnel sur une terrasse alluviale à proximité immédiate de rapides et bancs de roches. Les cases familiales sont disposées à l'entour du «*toukouchipan*», la maison d'accueil à toiture en forme de coupole. En janvier 1972, la localité était en voie d'abandon par suite du décès de son chef.

ces lieux dits «*iètepou*» qui pourraient nuire au bien-être des habitants.

– *éloignement par rapport aux anciennes malocas abandonnées à la suite d'un décès.* En règle générale, on évite de construire à proximité d'un village où quelqu'un a été incinéré ou enterré. Ceci est particulièrement vrai dans le cas où le défunt était un chaman.

Ces quelques critères qui président aujourd'hui à l'emplacement des malocas ne sont toutefois pas toujours respectés. Le cas le plus typique est celui du village d'Aldeia Bona dont le site – en bordure d'une savane et sur une portion de la rivière qui est dite très peu poissonneuse – ne satisfait guère aux exigences traditionnelles. Ici, la présence d'un terrain d'atterrissage et d'un poste missionnaire, donc la possibilité d'acquérir des biens de consommation, paraît l'avoir emporté sur les autres considérations.

Visibles du fleuve, les 10 malocas du Paru et du Citaré présentent toutes un accès relativement similaire. Une rampe de terre argileuse coupée de marches rudimentaires conduit au terre-plein sur lequel se dressent les cases. Les pirogues sont tantôt attachées, tantôt simplement tirées sur la berge. Toute végétation est

périodiquement éliminée de la rampe d'accès et du terre-plein.

Quant à la disposition générale du village, il ne semble pas que des règles particulières président à son élaboration. Aucun schéma strict n'est respecté. Cependant, on observe une certaine uniformité du plan d'ensemble qui s'inscrit plus ou moins dans un cercle. Cet aspect circulaire est dû pour l'essentiel à la forme très caractéristique de la maison d'accueil ou «*toukouchipan*» qui se dresse le plus souvent au centre du village.

Le «*toukouchipan*»<sup>20</sup>, construction circulaire d'un diamètre de huit à dix mètres pourvue

<sup>20</sup> Les Wayana-Aparai attribuent la création du «*toukouchipan*» à leur héros culturel Kouyouli. A l'origine, il s'agissait peut-être d'une maison communautaire abritant toute la population du village. L'étymologie du mot est incertaine. Cependant, il est vraisemblable qu'elle dérive de «*toukouchi*» = espèce d'oiseau-mouche et de «*pan*» = lieu de plusieurs. La dénomination serait donc donnée par analogie formelle au nid de l'oiseau-mouche. Ce processus d'appellation est en tout cas très usité chez les Wayana qui, par exemple, désignent par «*mamhalipan*» ou «*mamhaliman*» = nid de l'oiseau jacami, un type de case des Indiens Tiriyo, et par «*mougla waléman*» = nid de guêpes, une de leurs propres cases de forme approximativement identique à celle du «*toukouchipan*», mais de base ovale.

d'un toit en forme de coupole, est destiné à héberger les hôtes de passage. Sa fonction principale s'identifie donc à celle d'une maison d'accueil et ceci particulièrement en période de festivités. En ces circonstances, tous les invités, hommes et femmes, habitent le «*toukouchipan*» qui devient également le centre des réjouissances. Dans le cadre des activités quotidiennes, cet édifice peut également faire office de maison de réunions. C'est là, par temps de pluie ou de grande chaleur, que se prennent les repas communautaires.

Certaines communautés Wayana-Aparai du Paru et du Citaré ne possèdent pas de maisons d'accueil. Ce sont: Iriwa, Aldeia Bona, Malouakpa, Irikparakpan et Kapawiméné.

Les cases individuelles qui abritent chacune un ou plus rarement deux ménages sont disposées sans ordre apparent autour du «*toukouchipan*» ou, à défaut, du terre-plein central appelé «*pelolo*». Aucune règle ne préside à leur emplacement respectif. Cependant il apparaît que d'un point de vue statistique, la maison du «*tamouchi*» ou «*touchaoua*», c'est-à-dire du chef de village, se situe généralement à l'endroit le plus éloigné du port, donc de la voie d'accès normal au village. Le chef étant traditionnellement le dernier membre de la communauté à accueillir les hôtes de passage, il est probable que l'emplacement géographique de son lieu de résidence lui permette de se préparer pour la réception officielle de ses hôtes et pour le repas symbolique «*toulakanim emtapikatop*» qui est servi à cette occasion.

Les cases individuelles ou familiales, appelées indistinctement «*pakoro*», sont de formes très variables. Les plus élaborées, dites «*otopan*» ou «*tialakim*», sont rectangulaires et flanquées à chacune de leurs extrémités d'un auvent semi-circulaire. Elles comportent deux niveaux d'habitation. L'étage, rarement occupé, sert d'entrepôt de biens et de nourriture; le rez-de-chaussée, de terre battue, fonctionne lui comme lieu de résidence: on y dort, mange et vaque aux activités domestiques. Ce type de construction ne se rencontre plus guère aujourd'hui qu'au village de Likirikichpan. La case la plus fréquente appelée «*telakaman*» s'inspire semble-t-il de l'habitat du caboclo brésilien. Il s'agit d'un simple abri constitué par une toiture à deux pans.

Les «*pakoro*» Wayana-Aparai sont généralement flanquées d'une petite case annexe qui fait office de cuisine et abrite parfois le four à farine de manioc «*kayama-itop*». Divers séchoirs à galettes de manioc «*kourou-anoatop*» et plusieurs niches à chiens «*kaikoui-pakoro*» complètent l'ensemble architectural du village.

### Recensement de la population

Ce recensement nominatif ne donne que les relations parentales élémentaires des individus.

A quelques exceptions près, les individus sans nom correspondent à des enfants en bas âge, indistinctement désignés des termes de «*mouré-pschi*» (= petit enfant en Wayana) ou de «*kouroumi*» (= petit enfant en Aparai). Traditionnellement, le nom n'est imposé qu'à l'âge de cinq ans environ. △ désigne un adulte – de plus de quinze ans environ – du sexe masculin. △ désigne un enfant du sexe masculin. ○ désigne un adulte du sexe féminin. ○ désigne un enfant du sexe féminin.

### Village: Iriwa

1. △ Takoura, tamouchi, fils de 8
2. ○ Ipané, épouse de 1
3. △ Anakarème, fils de 8
4. ○ Arikourou, épouse de 3
5. ○ fille de 3 et 4
6. ○ Chopèoulou, co-épouse de 3
7. ○ fille de 3 et 6
8. ○ Mirato, veuve, mère de 1 et 3
9. △ Chiripe, célibataire, parents à Surinam

### Village: Aldeia Bona

10. △ Tourinké dit João, tamouchi
11. ○ Mekei, épouse de 10
12. △ Alaima dit Ponéime, fils de 10 et 11
13. △ Alewari dit Toukoupimano, fils de 10 et 11
14. ○ Maïgouani, fille de 10 et 11
15. ○ Ororéna, co-épouse de 10, fille adoptive de 20 et 21
16. △ Aïtouapo dit Arigo, fils de 10 et 11
17. ○ Ikouato, épouse de 16, fille de 38
18. △ Méri-méri, fils de 16 et 17
19. ○ fille de 16 et 17
20. △ Chamoré
21. ○ Moto, épouse de 20
22. △ Anakari, fils de 20 et 21
23. ○ Pikara, épouse de 22, fille de 121 et 122
24. ○ Takanirou, co-épouse de 20, fille de 10 et 11
25. △ fils de 20 et 24
26. △ Sokoro, frère de 79
27. ○ Koumalawani, épouse de 26
28. △ Akinou, fils de 26 et 27
29. △ Kanamarikou, fils de 26 et 27
30. ○ fille de 26 et 27
31. △ Kouloutiman dit Japakani
32. ○ Maïta, épouse de 31
33. ○ Sèrina, co-épouse de 31
34. △ Makoukou, fils de 31 et 33
35. △ Jataliman, fils de 31 et 33
36. △ garçon adoptif de 31
37. △ Koulapalewa dit Solano
38. ○ Pouroupourou pano, épouse de 37, mère de 17, 43 et 171
39. ○ Pakoulita, co-épouse de 37
40. △ Waranalé, fils de 39 et de père décédé
41. △ fils de 37 et 39
42. △ Alakamlé, fils de 21 et de père décédé
43. ○ Achao, épouse de 42, fille de 38
44. △ Enéma, fils de 42 et 43
45. △ fils de 42 et 43
46. △ Mérékoukou, célibataire, fils de 43 et 150



3. Vue partielle d'Aldeia Bona. Place centrale «pelolo» et cases familiales de types semi-traditionnels. Au second plan, le Rio Paru et la piste d'atterrissage desservie par la FAB.

- 47. △ Koutia
- 48. ○ Senato, épouse de 64, mère de 49 et 55
- 49. △ Toukapo dit Zapèrèra, fils de 48
- 50. ○ Tonga, épouse de 49
- 51. △ fils de 49 et 50
- 52. △ fils de 49 et 50
- 53. ○ Tonima, co-épouse de 49, fille de 50 et de père décédé
- 54. △ fils de 49 et 53
- 55. △ Touïki dit Pedrinho, fils de 48, frère de 49
- 56. ○ Amakaourou, épouse de 55
- 57. △ Popone, fils de 56 et de père décédé
- 58. ○ fille de 55 et 56
- 59. ○ fille de 55 et 56
- 60. △ Ialounka
- 61. ○ Toumpa, épouse de 60
- 62. △ fils de 60 et 61
- 63. △ fils de 60 et 61
- 64. ○ fille de 60 et 61

**Village: Anapouaka**

- 65. △ Kouïoukpa dit Dondon, tamouchi
- 66. ○ Erèwèto, épouse de 65
- 67. ○ Mizèri, co-épouse de 65, fille adoptive de 66
- 68. △ Tapotorou dit José, fils de 66
- 69. ○ Alèma, épouse de 68, fille de 31
- 70. ○ fille de 68 et 69
- 71. △ fils de 68 et 69
- 72. ○ Marikota, co-épouse de 68, fille de 56 et de père décédé

- 73. △ Araïba
- 74. ○ Enémato, épouse de 73
- 75. △ Inan-inan, parents décédés, neveu de 74 (?)
- 76. △ frère de 75
- 77. ○ sœur de 75
- 78. ○ sœur de 75

**Village: Kouroupèime**

- 79. △ Aimoré, frère de 26, tamouchi
- 80. ○ Malou, épouse de 79, sœur de 65
- 81. ○ Koncha, co-épouse de 79
- 82. △ Tateo, fils de 79 et 81
- 83. △ Iyé-iyé, fils de 79 et 81
- 84. △ Ropi, fils de 79 et 81
- 85. △ Wèkato
- 86. ○ Iarawato, épouse de 85
- 87. △ Agoustino, fils de 85 et 86
- 88. △ fils de 85 et 86
- 89. △ fils de 85 et 86
- 90. △ Ademi, Tiriyo, parents à Surinam
- 91. ○ Panéma, épouse de 90
- 92. ○ petite-fille de 91
- 93. △ Arapoua, Brésilien
- 94. ○ Moutoutou, épouse de 93
- 95. ○ fille de 94
- 96. ○ fille de 93 et 94

**Village: Koutoumèime**

- 97. △ Chalaiépe, tamouchi

98. ○ Napáime, épouse de 97  
 99. ○ Meme, co-épouse de 97  
 100. △ José Batista  
 101. ○ Karato, épouse de 100  
 102. △ Pachinapote, fils de 100 et 101  
 103. ○ Choumi, épouse de 102  
 104. △ fils de 102 et 103  
 105. △ fils de 102 et 103  
 106. ○ Chaakanana, co-épouse de 102  
 107. △ Saïmano, fils de 102 et 106  
 108. △ Amanáïwa, fils de 100 et 101  
 109. ○ Alichano, épouse de 108  
 110. △ Mikorou, fils de 108 et 109 (?)

#### Village: Itapéké

111. △ Ipote, tamouchi  
 112. ○ Makouchi, épouse de 111  
 113. △ fils de 111 et 112  
 114. ○ Pachi, co-épouse de 111  
 115. ○ Loka-loka, fille de 111 et 114  
 116. △ Mape, fils de 111 et 114  
 117. △ Ana, fils de 111 et 114  
 118. △ Amatoïa, fils de 111 et 112  
 119. ○ Italéma, épouse de 118  
 120. △ Samoi, fils de 118 et 119  
 121. △ Amèkèto  
 122. ○ Pipina, épouse de 121  
 123. △ Mikiri, fils de 121 et 122, frère de 23

#### Village: Malouakpa

124. △ Iouakouhoutou, tamouchi  
 125. ○ Karèosa, épouse de 124  
 126. ○ fille de 124 et 125  
 127. △ Ialoukochi  
 128. ○ Pechnakolok, épouse de 127  
 129. ○ Toupiaka, co-épouse de 127  
 130. △ fils de 127 et 129  
 131. ○ fille de 127 et 129  
 132. △ Alepan  
 133. ○ Atonto, épouse de 132  
 134. ○ Ipanamou, co-épouse de 132  
 135. △ Seka  
 136. △ Azéma  
 137. ○ Olowanirou, épouse de 136

138. △ fils de 136 et 137  
 139. △ Ialiouansa

#### Village: Likirikichpan

140. △ Patouri, fils du tamouchi décédé  
 141. ○ Totoka, épouse de 140  
 142. △ fils de 141 et de père établi sur le Litani  
 143. ○ fille de 140 et 141  
 144. ○ fille de 140 et 141  
 145. △ Apatou dit Toukano, fils du tamouchi décédé  
 146. △ Amanou, fils du tamouchi décédé  
 147. ○ Pèpouto, épouse de 146  
 148. ○ Korokpi, fille de 146 et 147  
 149. ○ Alikopen, veuve du tamouchi décédé  
 150. △ Alaoutarpan  
 151. ○ Iènou, épouse de 150  
 152. △ fils de 150  
 153. △ fils de 150 et 151  
 154. △ Vitourinou, fils de 150 et 43  
 155. ○ Maïani, épouse de 154  
 156. △ fils de 154 et 155  
 157. △ fils de 154 et 155

#### Village: Irikparakpan

158. △ Paranka, fils du tamouchi de Likirikichpan décédé  
 159. ○ Palantani, épouse de 158  
 160. ○ Mario, veuve, mère de 159  
 161. △ Ampo  
 162. ○ Anikatala, épouse de 161, fille du tamouchi décédé  
 163. △ Talitali, fils de 161 et 162  
 164. △ Mopèrou, fils de 161 et 162  
 165. △ Namparin, fils de 161 et 162  
 166. ○ Toukoué, épouse de 165, fille de 146  
 167. ○ fille de 165 et 166

#### Village: Kapawimèné

168. △ Ioutala dit Matinta  
 169. ○ Ponpourou, épouse de 168, fille du tamouchi décédé  
 170. △ Mikè, fils de 168 et 169  
 171. △ Anakamano, fils de 37 et 38  
 172. ○ Opo, épouse de 171, fille de 168 et 169

### III. Contacts et relations

Avant de passer à la présentation des relations que les Wayana-Aparai entretiennent avec des communautés voisines – Wayana de Guyane française et de Surinam <sup>21</sup> et surtout

population nationale brésilienne – il nous paraît nécessaire de rendre compte de la fusion actuelle des Wayana et Aparai du Rio Paru.

<sup>21</sup> Nous n'envisageons pas ici le problème des contacts interethniques. Pour les relations Wayana – Noirs réfugiés Boni, le lecteur se reportera aux ouvrages de Hurault (Hurault, 1965 et 1968). Quant aux relations Wayana-Tiriyo, elles mériteraient aujourd'hui une étude spécifique en raison de l'évolution de la situation (cohabitation, mariages interethniques, etc.) à Paloemeu. A ce sujet, seuls quelques renseignements apparaissent dans l'ouvrage de Rivière (Rivière, 1969).

#### Wayana-Aparai

Nous sommes relativement peu documentés sur l'histoire des relations entre Wayana et Aparai du fait que les plus anciennes informations recueillies sur ce sujet ne datent que d'un siècle environ, soit de la fin du XIX<sup>e</sup>.

Toutefois, à cette époque déjà, les premiers récits de voyage témoignent de l'existence de rapports étroits et cordiaux entre les deux groupes. Il y est fait mention de leurs fréquentes relations commerciales et, chose beaucoup plus significative, de mariages interethniques. On peut d'ailleurs penser que ces unions devaient être une pratique assez courante puisque Crevaux et Coudreau signalent la présence de «*peito*»<sup>22</sup> Aparai dans des villages Wayana du Paru, du Jari et même du Litani. De toute évidence, Wayana et Aparai étaient dans les meilleurs termes, souvent même unis par des liens de parenté.

Sur le plan culturel, les similitudes confinaient à l'identité. En tout cas, les renseignements ethnographiques fournis par Crevaux ne permettent pas de distinguer les deux communautés indiennes en dehors de leur parler linguistique. Ici, au contraire, le thème majeur d'exposition est celui d'un parallélisme, tant en ce qui concerne l'apparence physique des individus que la culture matérielle et le mode de vie des deux groupes.

Il n'empêche qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les territoires Wayana et Aparai étaient encore assez clairement délimités et se présentaient comme des entités géographiques relativement distinctes. Ainsi, sur le Paru, la ligne de démarcation se situait à peu près à la hauteur de l'igarapé Achiki, les malocas Wayana étant établies en amont, les Aparai en aval.

Aujourd'hui, après six ou sept générations de mariages interethniques attestés, les Wayana et Aparai du Brésil ne forment assurément plus qu'une seule entité et ceci autant géographique que culturelle. Le seul élément qui permette encore de les distinguer est leur langue, toutes deux du stock linguistique Carib et fortement apparentées.

Cette distinction se doit d'ailleurs d'être nuancée en ce sens que la communauté Wayana-Aparai n'est pas composée, comme on pourrait le supposer, d'Indiens Wayana et d'Indiens Aparai s'exprimant chacun dans leur parler respectif, mais bien d'Indiens Wayana-Aparai, tous plus ou moins bilingues, quoiqu'appelés à s'exprimer d'une manière préférentielle dans l'un ou l'autre des dialectes en fonction du parler prédominant de leur village de résidence. On le voit, la distinction linguistique ne recouvre plus vraiment de distinction ethnique ou même généalogique. Elle s'affirme plus ou moins arbitrairement en fonction du lieu de résidence que ne prescrit d'ailleurs

<sup>22</sup> En Wayana, le terme de «*peito*» désigne en général le gendre en tant que personne soumise à certaines obligations envers son beau-père. Le «*peito*» doit donc s'établir temporairement au domicile de son beau-père pour qui il s'engage à accomplir diverses besognes.

aucune règle rigide<sup>23</sup>. Le jeune Indien, quel qu'il ait été le dialecte de ses parents, est amené en grandissant à parler la langue de son village de domicile.

Une telle tendance n'a semble-t-il rien que de très naturel. Elle possède en tout cas une valeur éminemment pratique et fonctionnelle. Cependant, dans le cas des Wayana-Aparai, il convient de relever qu'elle a été rendue possible – sinon même favorisée – par leur système de parenté bilatéral. En effet, l'absence d'une filiation unilinéaire ne pouvait prescrire d'appartenance ethnique déterminée au jeune indien descendant de parents des deux groupes. En conséquence, elle laissait au libre choix l'affiliation linguistique.

Au sein de la communauté Wayana-Aparai, quelques Indiens se prévalent encore d'une ascendance ethnique pure. Toutefois, ces individus constituent l'exception et, lorsqu'on les interroge sur leurs ascendants généalogiques, ils se montrent très empruntés au-delà de la troisième génération.

En 1972, la distinction entre villages à parler Wayana prédominant et villages à parler Aparai prédominant donnait la répartition linguistique de 111 «Wayana» et 61 «Aparai». Comme nous l'avons déjà signalé, il n'existait plus, à cette date, de communauté Aparai sur le Curua de Alenquer, le Maicuru et le Jari. De là à inférer que l'Aparai est une langue en voie de disparition imminente, il n'y a qu'un pas.

Cette menace d'extinction prochaine de la langue Aparai doit être envisagée très sérieusement. Il est possible toutefois qu'elle se voie retardée ou atténuée par les deux facteurs suivants:

Qu'elle qu'il ait été leur expression dominante, tous les Indiens interrogés s'accordaient à dire que la langue Aparai est beaucoup plus facile à maîtriser que le Wayana. Selon eux, cette qualité expliquerait aussi que, dans un dialogue entre deux partenaires de dialectes différents, la conversation se fait presque toujours en Aparai<sup>24</sup>. L'Aparai a donc un taux d'usage supérieur à celui qu'implique la répartition par village.

<sup>23</sup> Contrairement à ce que pense Hurault (1968), le principe de matrilocalité des Wayana ne constitue pas – et n'a peut-être jamais constitué – une règle de résidence permanente. L'établissement du couple chez les parents de la mariée n'est souvent que temporaire et s'explique par le fait que l'époux s'engage à fournir certaines prestations sous forme de travaux divers à ses beaux-parents.

<sup>24</sup> La seconde variante dans l'ordre de fréquence consiste pour chacun des deux partenaires à parler sa propre langue.

La campagne d'alphabétisation<sup>25</sup> entreprise depuis peu par la couple de missionnaires du *Summer Institute of Linguistics* établi à Aldeia Bona se fait sur la base des langues Aparai-Portugais, Portugais-Aparai. Ce fait, qui s'ajoute au prestige évident que rencontre l'écriture chez tous les membres de la communauté indienne, tend également à favoriser l'expression Aparai.

Quant à la culture matérielle des Wayana-Aparai, les quelques renseignements fournis plus haut laissent bien entrevoir l'impossibilité qu'il y avait en 1972 d'observer des vestiges de distinction propres aux deux fonds traditionnels. Dans ce domaine, l'observation, aussi perspicace fût-elle, n'aurait abouti à aucun résultat. De fait, les rares éléments de démarcation que nous avons pu recueillir relèvent tous des traditions historiques des deux groupes. Ils remontent à un «autrefois» ou à un «il y a très longtemps» que nos informateurs avaient bien du mal à situer.

Sans entrer dans le détail, nous ne mentionnerons ici que trois exemples de distinction.

C'est ainsi qu'autrefois, à l'exception du chaman-guérisseur qui était enterré, le mode de sépulture des Wayana était l'incinération, tandis que les Aparai n'auraient connu que l'inhumation.

De même, la poterie cérémonielle peinte, celle dont les Wayana-Aparai se servent encore aujourd'hui pour la distribution de la bière de manioc en période de festivités, aurait été l'apanage des seules potières Aparai.

Le troisième exemple a trait aux divers motifs qui ornent certaines pièces de vannerie telles que les éventails à feu et les corbeilles à parures. Il s'agit de motifs toujours très stylisés du jaguar «*kaikoui*», de l'écureuil «*méri*», de la chenille «*matawat*», de l'oiseau «*palapi*», du mollusque «*kouéime*», etc., constitués au moyen de brins de fibre d'aruma teints et tressés. La distinction, à savoir qu'autrefois les Aparai auraient connu beaucoup moins de motifs que les Wayana, n'est en soit pas très importante, mais, replacée dans son contexte, elle nous paraît hautement significative des rapports culturels existant entre les deux tribus. Le contexte, c'est la légende du «*Touloupéré*» qui explique l'origine des motifs.

Le «*Touloupéré*», monstre aquatique qui hantait la région du Haut Paru à la hauteur de l'Igarapé Achiki, faisait chavirer les embarcations des Wayana alors établis en amont et des Aparai établis en aval et dévorait les malheureux naufragés. Plus personne n'osait s'aventurer sur cette portion du fleuve. Tant du côté Wayana que du côté Aparai, plusieurs expédi-

tions furent entreprises contre le monstre, mais en vain.

Finalement, grâce à leur bravoure et aux conseils de leur chaman, les Wayana parvinrent à s'approcher du dragon et à le blesser à mort. Leurs pertes étaient toutefois si considérables qu'ils se retirèrent aussitôt. Au cours de ce dernier combat, les survivants Wayana avaient eu l'occasion d'entrevoir les deux flancs du «*Touloupéré*» dont la robe était tachetée de tous les motifs aujourd'hui imités par les vanniers indigènes. Quant aux Aparai, ils ne virent qu'un des flancs de l'animal alors que le monstre était déjà mort, renversé sur le côté. Ceci explique pourquoi les Wayana disposaient jadis de deux fois plus de motifs que les Aparai, mais aussi pourquoi ces derniers passaient pour plus habiles que les Wayana. N'avaient-ils pas eu tout loisir d'observer les motifs qui ornaient le flanc de l'animal et en conséquence de les rendre plus fidèlement?

Cette légende sur l'origine des motifs et la distinction qui en résulte au niveau des expressions artisanales ethniques pourrait être généralisée et illustrer d'une manière plus large les rapports culturels entre Wayana et Aparai. Pour les deux groupes, la connaissance procède presque systématiquement d'un tronc ou d'un thème commun, mais l'interprétation et la pratique peuvent être le lieu de quelques rares variations.

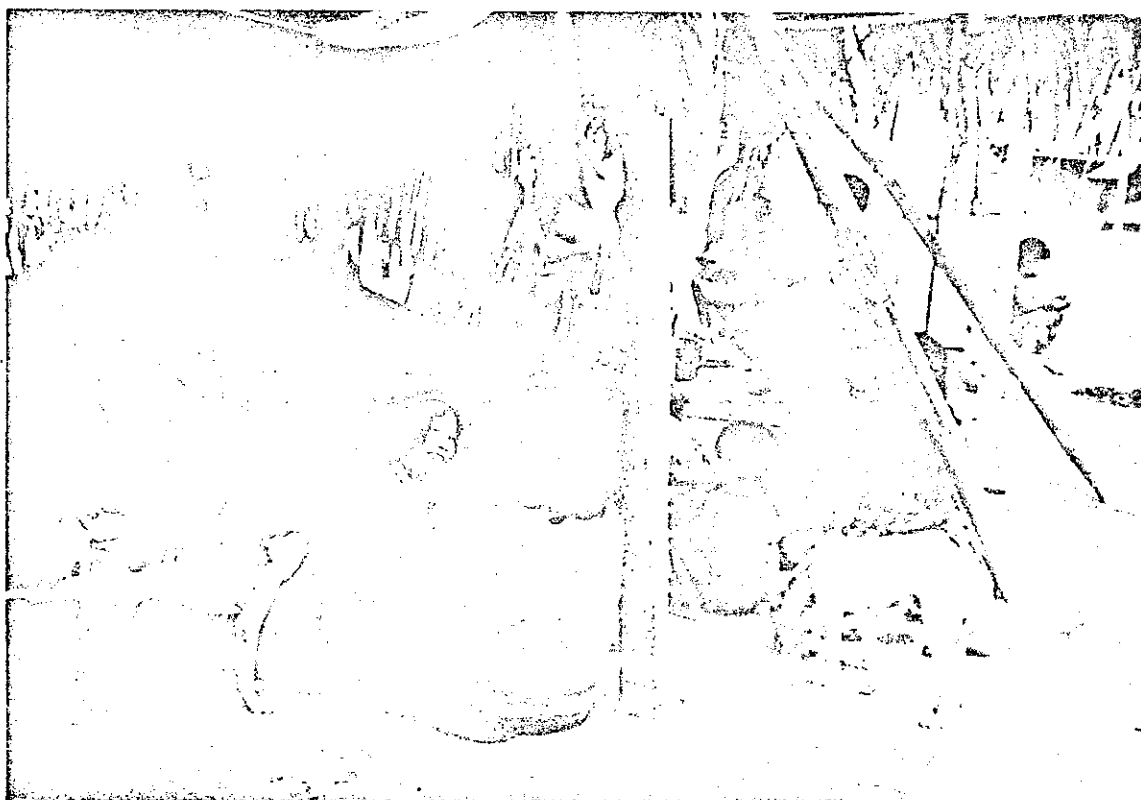
#### Relations avec les Wayana de Guyane française et de Surinam

Les rapports existant entre les Wayana-Aparai du Brésil et les communautés Wayana de Guyane française et de Surinam ne diffèrent pas dans leur nature de ceux qui unissent les divers villages Wayana-Aparai. Les uns et les autres se fondent sur les mêmes liens de parenté de famille à famille.

Il est bien évident, par ailleurs, que l'optique indigène traditionnelle n'envisage pas la segmentation nationale du territoire. La seule division qu'elle valorise un tant soit peu repose sur la notion de rivière. La coutume veut en effet que les habitants d'une rivière déterminée jouissent de certaines prérogatives coutumières selon lesquelles toute nouvelle communauté qui viendrait s'y établir se soumettrait en cas de dissension à l'arbitrage des premiers. On le voit, de ce point de vue également, le rapport reste le même entre villages du Rio Paru et villages du Rio Citaré ou entre villages du Rio Paru et villages «surinamiens» du Rio Paloemeu.

Ainsi, lorsqu'un Wayana-Aparai se rend sur le Paloemeu ou sur le Litani, il renoue tout naturellement avec sa parenté et assure par là même la communication entre les groupes.

<sup>25</sup> Voir paragraphe «la Mission», p. 60.



4. Un repas communautaire. Hommes et femmes mangent séparément. A noter la posture très caractéristique des femmes qui sont assises à même le sol, pour la plupart en position de tailleur, tandis que les hommes font usage d'un petit banc de bois.

Mais aussi, et c'est la différence, il retrouve des compatriotes dont les relations extérieures, les activités semi-professionnelles et la culture matérielle ne sont plus tout à fait identiques aux siennes. La distinction entre les trois ensembles Wayana «nationaux» est à cet égard manifeste. Elle ne procède cependant que des contacts extérieurs propres à chacun de ces ensembles.

De fait, les visites des Wayana-Aparai à leurs parents du Paloemeu et du Litani se doublent toujours de considérations d'ordre économique. Les déplacements sont en partie motivés par la possibilité d'acquérir les quelques biens de consommation qui n'ont pas cours sur le versant brésilien. L'inventaire ménager d'une famille Wayana-Aparai est très révélateur de ce fait. On y rencontre invariablement quelques biens de civilisation rapportés de Paloemeu ou du Litani. Ce sont principalement :

#### De Surinam

- des coffrets à parures en métal peint
- des plats émaillés et peints de motifs floraux
- des perles de verroterie employées pour la confection de colliers et de brassards et sur-

tout de tangas que les femmes portent en période de festivités

- des pièces de tissu d'une couleur rouge <sup>26</sup> aujourd'hui très appréciée, employées comme tangas quotidiennes
- des gramophones à manivelle, ainsi que des disques - traduction en Wayana de certains textes des Ecritures tels que «la multiplication des poissons» - distribués par les *West Indies Mission* de Paloemeu.

#### De Guyane française

- des mallettes d'aluminium employées pour le rangement d'objets divers
- des perles de verroterie
- des canifs
- des herminettes de tonnelier employées pour la taille des pirogues.

Ces divers articles sont très recherchés par les Wayana-Aparai, les perles de verroterie et les mallettes d'aluminium étant même indispensables au prestige individuel.

<sup>26</sup> Nuance de rouge orangé dite «tia-tawaman» par les Wayana.



Il est intéressant de noter que la sélectivité de cet approvisionnement à des sources uniques tend à maintenir une certaine homogénéité dans la culture matérielle du groupe. Ainsi par exemple, les plats émaillés acheminés de Surinam – mais «made in China»! – peuvent être considérés comme objet typiquement Wayana tant ils sont répandus et font partie intégrante du repas indigène.

Du Paru au Litani, le cheminement traditionnel, en pirogue et à pied, emprunte la traverse de l'Igarapé Kustuné, redescend partiellement le Jari, puis par le Mapahoni gagne l'Igarapé Koulé-koulé et le Haut Litani. Quant au Paloemeu, on l'atteint en remontant le Paru jusqu'à l'une de ses sources en amont de l'Igarapé Arakopina, puis, à pied, on rejoint les petits affluents formateurs du Paloemeu.

Ces déplacements se font généralement en famille – mari, femmes, enfants et animaux domestiques – étant entendu que le séjour se prolonge souvent plusieurs mois, voire un ou deux ans. Leur fréquence est difficile à déterminer, mais pour les quelques Wayana-Aparai de 30 à 40 ans que nous avons interrogés sur ce sujet, le nombre de voyages par individu se situait entre 2 et 5, les plus récemment entrepris l'ayant été à destination du Paloemeu-Tapanahoni.

Les séjours sur le Litani ou sur le Paloemeu peuvent être l'occasion d'engagements temporaires rémunérés, soit le plus souvent à titre de transporteur ou d'ouvrier de chantier. Les gains ainsi réalisés sont affectés à l'acquisition des biens de civilisation mentionnés ci-dessus. Ils tendent d'une manière générale à supplanter la source de revenu traditionnel que représentait pour les Wayana-Aparai la vente de chiens de chasse et de hamacs. A l'exception de cinq familles qui le pratiquent à des fins lucratives évidentes<sup>27</sup>, l'élevage de chiens se réduit aujourd'hui aux besoins personnels. Quant à la production de hamacs, elle suffit à peine à couvrir les usages domestiques internes.

En 1972, il était évident que l'intérêt des Wayana-Aparai était davantage tourné vers la communauté du Paloemeu-Tapanahoni que vers celle du Litani-Maroni. Cette prédilection s'expliquait en partie par les récentes attaches parentales dues à la dernière émigration de 1964-65 (Voir «Historique», p. 40). Toutefois, le facteur prépondérant relevait de considérations d'ordre économique et se cristallisait autour de la Station des *West Indies Mission* de Paloemeu. De fait, à en juger par les conversations de nos hôtes, Paloemeu figurait l'endroit idéal. Des propos tels que «A Paloemeu, il suffit

<sup>27</sup> Il s'agit en particulier d'un couple du village d'Irik-parakpan sur le Rio Citaré dont la meute comptait 23 bêtes.

de commander ce que l'on désire pour qu'un avion vous l'apporte quelques jours plus tard» et «Là-bas, les gens possèdent beaucoup de perles» ou encore «Il y a du tissu, des hamacs, des moustiquaires, ici il n'y en a pas» résumaient l'intérêt général. Il apparaît cependant qu'à Paloemeu, cette relative aisance matérielle était assortie de plusieurs restrictions morales<sup>28</sup>.

## Relations avec la population brésilienne

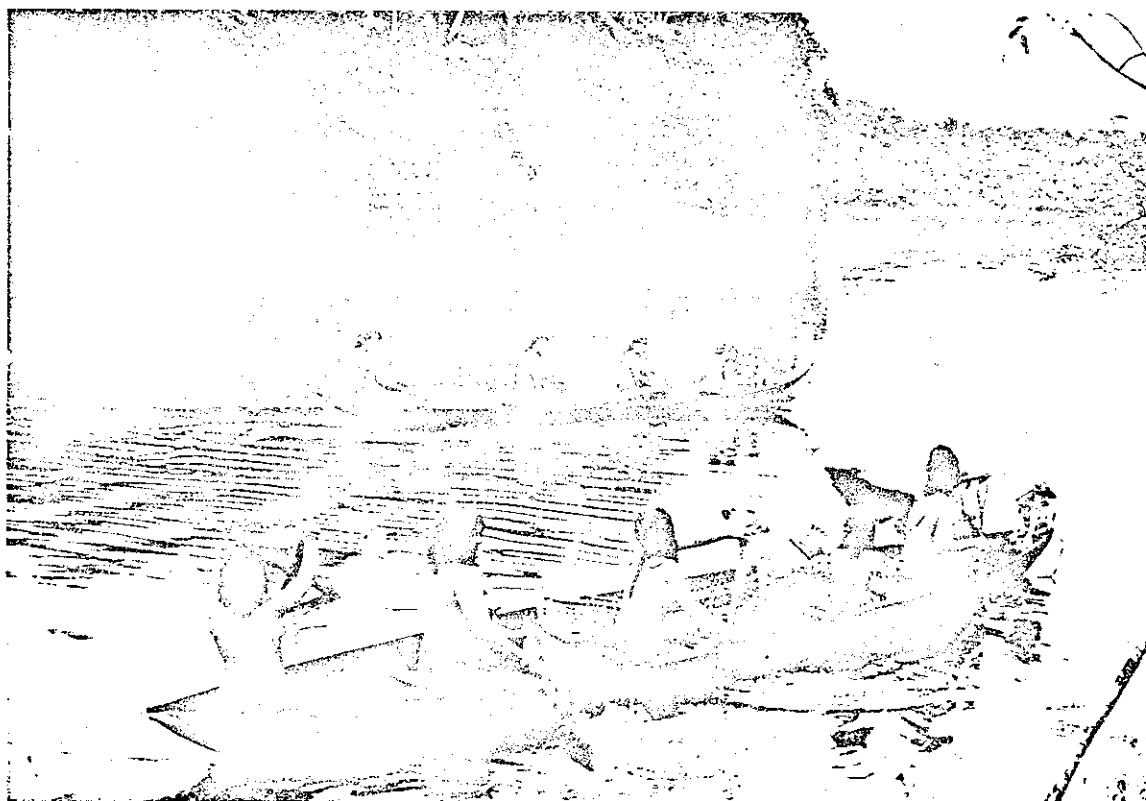
Nous envisageons ici les contacts avec la population brésilienne, c'est-à-dire avec le front pionnier de pénétration, la FAB et les Missions, et ceci en nous concentrant sur l'époque actuelle.

Rappelons que dès les premières mentions historiques, celles de Crevaux par exemple, les Wayana-Aparai nous sont signalés comme ayant déjà des notions de portugais. Ceci témoigne de contacts relativement anciens avec la population nationale.

Lors des missions de Nimuendaju en 1915 et de Speiser en 1924, la situation se précise quant à la nature des contacts. Le développement de l'industrie du caoutchouc et, par conséquent, de l'intérêt porté au latex de l'hévéa dont la région du Paru, du Curua de Alenquer et du Maicuru s'avéra riche, suscite une prospection intensive et des contacts plus importants avec les Wayana-Aparai. C'est alors que prend naissance la plus importante source de revenu de l'Amazone, le caoutchouc-balata, et que se développe une activité traditionnelle, celle du *balateiro*. C'est aussi la création de la firme Jari-Paru intéressée par l'exploitation. Dès lors, le front pionnier de pénétration avance avec force jusqu'à la limite des aires de la balata. Il s'agit de pénétrations saisonnières mais dont les établissements fixes s'échelonnent toujours plus avant sur le fleuve. Il est incontestable que dans les deux dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle et les premières du XX<sup>e</sup>, les contacts affectèrent plus profondément les Aparai que les Wayana (Speiser, 1926, p. 120 et Rauschert, 1957, p. 258).

L'implantation de petits noyaux de population nationale culmine en 1960 avec l'aménagement, à Anatum, d'un terrain d'atterrissage à l'usage des *balateiros*. A cette date, le dernier grand obstacle naturel à la pénétration, les chutes Toulé, a été franchi.

<sup>28</sup> Ainsi, cet habitant d'Anapouaka qui, en visite à Paloemeu, s'était vu refuser un déplacement en avion vers le poste d'Alalaparú parce qu'il ne respectait pas la morale évangélique ou, plus exactement, parce que, si on le prenait, l'avion tomberait! A Paloemeu, semble-t-il, on ne fume plus, on ne boit plus de bière de manioc, «*cachiri*» ou «*sakoura*», on ne danse plus, etc.



5. Embarcations sur le Rio Paru: des femmes accompagnées de leurs enfants et de quelques chiens se rendent à la plantation. Les deux pirogues sont encombrées de hottes destinées au transport des tubercules de manioc et autres produits de l'agriculture indigène.

La nature et l'influence des contacts actuels des Wayana-Aparai avec le front pionnier peuvent être appréhendées à travers les diverses activités relevant de l'économie extractive de la région, auxquelles participent temporairement les Indiens.

En vivant dans les villages Wayana-Aparai, on ne se rend pas nécessairement compte de la densité des rapports effectifs entre Indiens et groupes du front pionnier de pénétration<sup>29</sup>. En effet, dans le cadre de la maloca, les contacts sont rares et les visiteurs constituent un événement. L'impression dominante y est celle d'un très grand isolement par rapport à des groupes ou personnes n'appartenant pas à la communauté indienne. Cependant, elle ne donne pas la vraie mesure des contacts effectifs entre les indigènes et la population brésilienne. En effet, il est notoire que tous les adultes masculins ont participé une ou deux fois dans leur vie aux activités saisonnières. Le portugais que parlent tous les adultes masculins est témoin et garant de ces contacts.

<sup>29</sup> Ce fut, semble-t-il, le cas de Lapointe (Lapointe, 1971, p. 17) qui, schématisant la situation des Wayana-Aparai, la définit en termes de «Isolation from the south» et «Contacts to the north». Cette vue ne nous paraît pas correspondre à la réalité.

### Les balateiros

En dépit des fluctuations des marchés, la balata, une gomme recueillie de l'arbre *Manilkara bidentata* de la famille des Sapotacés, constitue depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle la principale source de revenu de la région et absorbe la majeure partie de la main-d'œuvre régionale. En 1951, par exemple, la production déclarée de la municipalité d'Almeirim atteignait 500 tonnes soit une valeur effective triple de celle de la cueillette des noix du Brésil, seconde ressource économique de la région. Elle engageait une main-d'œuvre de 1300 personnes pour une population totale de 5300 (Carvalho, 1955, p. 80).

Les *balatais*, colonies naturelles de balata, sont dispersées à l'intérieur de la forêt, le long des petits affluents du Paru et ceci jusqu'à une limite située quelque peu au nord d'Anatum. En amont de ce point, la concentration d'arbres de même que la production de ceux-ci est non rentable et trop faible pour être exploitée.

L'activité des *balateiros* commence en janvier-février (remontée du fleuve par petits groupes d'hommes) et se termine vers la fin août-début septembre (redescente et flottage des balles de balata). Chaque équipe, en

général de dix à quinze hommes, emporte des provisions et le matériel indispensable pour toute la durée de la campagne. Il s'agit de farine de manioc, riz, feijão, sel, huile, sucre, lait en poudre, café, tabac, moustiquaires, hamacs, cordes, câbles, haches, machettes, couteaux, fils nylon, hameçons, carabines, munition, kérosène, benzine, sacs et récipients divers pour la cueillette du latex. Ce que l'on observe dans ce mouvement général de pénétration, c'est une participation temporaire de quelques Indiens aux activités relevant de l'économie extractive.

Aujourd'hui, la plupart des Wayana-Aparai adultes sont au fait des activités du *balateiro* et savent procéder correctement à une saignée ou à la confection d'une balle. Rares sont ceux qui n'ont pas été embauchés pendant quelques mois et ceci dans l'intention d'acquérir la *mercadoria*, soit, la marchandise (haches, couteaux, carabines, munition, casseroles, etc.) qui leur est indispensable. La rémunération se fait sur la base d'un paiement en nature, soit directement, soit reporté à l'année suivante lors d'un prochain contact. Cette dernière solution n'a pas toujours été heureuse, la promesse ayant été souvent différée ou partiellement tenue. Plusieurs Indiens se plaignent d'avoir été lésés et, dans quelques cas, le paiement est toujours attendu. En dépit de son acrimonie, le lésé se voit toutefois contraint de s'accommoder de cette situation, aussi courante entre *balateiros* et leurs patrons qu'entre *balateiros* et Indiens. C'est là un commun dénominateur de toute l'économie locale, basée sur un système d'exploitation et d'abus généralisés.

Si les contacts entre les Wayana-Aparai et les *balateiros* constituent le fond des relations avec la population amazonienne, ils n'en sont pas moins encore très individualisés en ce sens qu'ils ne concernent guère plus d'un ou deux individus par saison. Les malocas indigènes n'ont été visitées qu'à l'occasion du flux et du reflux des groupes. Il ne s'agit donc pas de relations de communauté à communauté. Aujourd'hui, en raison de l'emplacement des villages en amont des *balatais*, les contacts ne relèvent plus que de l'initiative individuelle des Indiens.

De fait, en 1972, seuls les deux villages Wayana-Aparai les plus en aval, soit Malouakpa et Itapéké, étaient encore dans la limite de l'aire d'exploitation de la balata (Voir carte, p. 46). Itapéké fut aussi l'unique village dans lequel nous ayons eu l'occasion d'assister à une conversation en portugais entre deux jeunes Wayana-Aparai de quinze à dix-huit ans environ, conversation menée à la manière d'un exercice auquel ils prenaient un évident plaisir.

D'une manière générale, les relations avec les *balateiros* sont plutôt amicales, encore que leurs activités soient éloignées des préoccupations indiennes.

### Les castanheiros et les gateiros

Beaucoup moins nombreux que les *balateiros*, les cueilleurs de noix pénètrent cependant plus avant dans le territoire Wayana-Aparai, c'est-à-dire jusqu'à l'lg. Castanheira dit «*Chouchouime*» en Wayana, où se trouve le rancho de la dernière châtaigneraie (Voir carte, p. 46).

La cueillette des noix du Brésil se fait en février-mars avant la saison des pluies. Les échanges entre Indiens et cueilleurs sont plus importants qu'avec les *balateiros*. Ceux que nous avons pu observer à Anapouaka et Kouroupème étaient très cordiaux, les Wayana-Aparai allant jusqu'à approvisionner la petite équipe qui remontait le fleuve de quelques bidons de farine de manioc.

Pour leur besoin personnel, les Wayana-Aparai font également la cueillette, mais en des endroits différents. Les noix sont mangées tantôt crues tantôt cuites en bouillies ou encore râpées et mélangées aux galettes de manioc.

Quant aux *gateiros*, chasseurs de peaux, leur activité sur le Paru a été considérablement réduite au cours de ces toutes dernières années en raison de la création du Parc National des Tumuc-humac (considéré comme réserve naturelle) et d'un certain nombre de restrictions sur la chasse au jaguar et à l'ocelot.

Il y a quelques années, un groupe d'entre eux avait établi un rancho d'une certaine importance à un jour en amont d'Anapouaka.

A cette date, les peaux qui faisaient l'objet d'un petit commerce entre Wayana-Aparai et chasseurs concernaient :

- le jaguarondi (*Felis yaguarondi*)
- le jaguar (*Panthera onça*)
- le chat marguay (*Felis wiedi*)
- l'ocelot (*Felis pardalis*)
- la loutre (*Pteronura brasiliensis*)

Les techniques de chasse des Wayana-Aparai et des *gateiros* paraissent devoir être relativement identiques, bien que nous n'ayons pas eu l'occasion d'observer celles de ces derniers. Au dire de nos informateurs indigènes, ils ne pratiquent la chasse et la pêche nocturnes que pour y avoir participé avec les Brésiliens.

Tous les Indiens possèdent aujourd'hui une, sinon deux carabines, en général de calibre 22, pour la plupart de fabrication brésilienne mais aussi allemande et néerlandaise. Ces dernières ont été acquises à l'occasion des déplacements en Surinam. L'arc n'est plus employé que pour la pêche à l'époque de l'étiage.



6. Réunis sur la place du village, quelques habitants d'Aldeia Bona assistent à une causerie des missionnaires-linguistes. Lectures, chants et discussions se font en langue Aparai.

### *Les garimpeiros*

Depuis le début du siècle, le Paru et ses igarapés ont attiré un certain nombre d'orpailleurs et en particulier des «bush-negros» de Guyane hollandaise et anglaise. L'orpaillage a toujours cours aujourd'hui, mais ceci sur une très petite échelle.

Depuis dix ans environ, les *garimpeiros* se sont intéressés à l'extraction de la cassitérite (minerai d'étain) et ceci semble-t-il avec un certain succès. Sur le Haut et Moyen Paru, la zone d'exploitation la plus importante se situe quelque peu en aval d'Itapéké où travaillent une vingtaine de personnes. Un petit centre d'extraction se trouve également à hauteur du rancho de Jorokoma, en amont d'Anapouaka (Voir carte p. 46). A l'heure actuelle, les *garimpeiros* sont parmi les seuls travailleurs du Paru à avoir une activité extra-saisonnière. Ici également, quelques Wayana-Aparai ont participé aux activités relevant de cette économie soit comme guides lors de campagnes de prospection, soit comme ouvriers à l'extraction elle-même.

Depuis deux ans environ, les affluents de la rive gauche de l'Amazone et leurs principaux

igarapés sont l'objet d'une campagne de prospection systématique relevant d'organismes gouvernementaux officiels. C'est ainsi qu'à l'époque de notre séjour sur le terrain en 1972, la CPRM (Companhia de Pesquisas e Recursos Minerais, agence de Belém) prospecta systématiquement le cours supérieur et moyen du Paru, ainsi que le rio Citaré. Cette expédition géologique s'est déroulée sans qu'il soit fait appel à la main-d'œuvre indienne, si ce n'est pour la confection d'une pirogue.

### *La FAB*

L'aménagement par la Force Aérienne Brésilienne d'un terrain d'atterrissage à Aldeia Bona date de 1970. Cette réalisation s'inscrit dans le cadre d'un programme général visant à établir un certain nombre de points d'accès le long des principaux affluents de la rive gauche de l'Amazone à distance réduite de la frontière Brésil-Guyane française-Suriname et d'y créer quelques noyaux de population. La création des terrains d'atterrissage de Tirio (1959), d'Aldeia Bona (1970) et de Molokopot (1971) sur le Jari constitue les premières étapes de ce programme. D'une manière générale, la politique suivie est celle d'un établissement simultané

de la FAB, et d'un poste missionnaire avec regroupement de la population indigène (Voir à cet égard l'exemple de Tirio; Friel, 1971.)

Aldeia Bona, à quelque 40 km en amont de la con jonction Paru-Citaré, fut choisie pour des raisons pratiques et techniques évidentes. En effet, à cet endroit la rive gauche du Paru n'est pas recouverte par la grande forêt tropicale, mais fait place à une savane qui s'étend sur près de 12 km en bordure de la rivière. Le travail d'ouverture d'une piste en était donc grandement facilité et ceci d'autant plus que quelques années auparavant, un premier déblaiement avait été effectué pour l'aménagement d'un terrain qui devait servir de point d'accès pour la prospection de la balata. De fait, ce terrain ne fut jamais employé.

La nouvelle piste fut ouverte par une petite équipe de travailleurs brésiliens et le concours d'une dizaine d'Indiens recrutés par la FAB. Parallèlement aux travaux, on incita les Wayana-Aparai à venir s'établir en ce lieu. C'est ainsi que se créa une nouvelle communauté indienne constituée de diverses familles provenant des villages d'Iriwa, Anapouaka, Kouroupèime et Itapéké à laquelle vint s'adjoindre, quelques mois plus tard, l'effectif complet de deux malocas de la région d'Anatum. Cette dernière migration fut en partie provoquée par l'établissement à Aldeia Bona d'un couple de missionnaires préalablement établi dans l'une de ces deux malocas.

Aujourd'hui, Aldeia Bona est de loin la plus importante communauté Wayana-Aparai du Paru. Elle compte 55 personnes, soit près du tiers de la population totale.

Le terrain d'Aldeia Bona est desservi en moyenne toutes les trois semaines par des avions du type Catalina, DC 3, ou monomoteur à partir de Belém. A cette occasion, on renouvelle les réserves et on procède à la relève partielle de l'équipe de la FAB.

Les employés de la FAB affectés à des pistes frontalières ont une activité temporaire. Les responsables eux-mêmes ne séjournent guère plus de 3 ou 4 mois au même poste de sorte qu'en un an, les Indiens voient défiler un nombre relativement important de Brésiliens. Différents de ceux qu'ils entretiennent avec les missionnaires du SIL, les contacts que la population d'Aldeia Bona peut nouer avec les employés de la FAB laissent libre cours au jeu des affinités personnelles et élargissent par conséquent l'éventail des expériences.

L'équipe de la FAB, composée de 2 à 5 personnes en général, fonctionne tout à la fois comme groupe de sécurité et d'entretien de la piste, comme liaison radio avec Belém et comme pourvoyeur de biens. Elle prodigue les soins médicaux élémentaires, prête ou donne

du matériel (outillage, bâches, munition, kérosène, etc.) et participe à l'échange réciproque de nourriture.

Dernièrement, une campagne de vaccination a été organisée par la FAB. Ces soins médicaux préventifs n'ont toutefois atteint que les personnes présentes à Aldeia Bona.

D'une manière générale, l'implantation de la FAB et la présence conjointe des missionnaires du SIL ouvrent une ère nouvelle pour les Wayana-Aparai: celle de contacts permanents de groupe à groupe. A cet égard, il est important de signaler que, dans toutes les relations antérieures des Wayana-Aparai avec la population brésilienne, les femmes n'étaient absolument pas concernées, d'où l'impossibilité dans laquelle elles se trouvent aujourd'hui de s'exprimer un tant soit peu en portugais. Il est certain, au vu de la situation nouvelle, qu'elles vont entrer très rapidement dans le circuit des relations.

### La Mission

Historiquement, l'action missionnaire est très récente chez les Wayana-Aparai du Brésil. On peut considérer qu'elle commence d'une manière indirecte en 1959 avec l'implantation d'une mission franciscaine chez les Indiens Tiriyo du Haut Rio Paru de l'Ouest et surtout en 1962 avec l'établissement d'une Station de la *West Indies Mission* à Paloemeu au Surinam<sup>30</sup>. Comme nous l'avons déjà signalé dans la partie historique, la Mission de Paloemeu eut une grande influence sur les Wayana-Aparai du Brésil en ce sens qu'elle attira plusieurs familles indiennes tant Wayana-Aparai que Tiriyo.

Depuis 1963, un jeune couple de missionnaires canadiens, M. et M<sup>me</sup> Ed. Koehn, appartenant aux *Wycliffe Bible Translators*, groupe ment protestant américain affilié au *Summer Institute of Linguistics*, est installé chez les Wayana-Aparai. Au début, ces missionnaires-linguistes résidaient d'une manière intermittente dans une maloca proche d'Anatum puis, profitant de la création du terrain d'atterrissage, sont venus s'établir définitivement à Aldeia Bona en 1970. Leur installation, maintenant quasi permanente, constitue un fait nouveau dans leurs relations avec les Wayana-Aparai.

Comme les autres membres du SIL, les intéressés ont entrepris une campagne d'évangélisation qui prévoit entre autres la traduction

<sup>30</sup> La *West Indies Mission*, mouvement missionnaire protestant américain qui succéda en 1962 à la *Door-to-Life Gospel Mission*, administre les Stations de Paloemeu (près de la confluence Paloemeu-Tapanahoni) et d'Alalaparú (près de la confluence Alalaparú-Kuruni).



7. Au port d'Anapouaka, l'Indien Toukapo, propriétaire du canot à moteur, attend les clients. L'un d'entre eux vient de faire l'achat d'un litre de combustible pour alimenter sa lampe à kérosène. Le service de vente est assuré toutes les six semaines environ à partir d'Aldeia Bona.

d'un certain nombre de textes bibliques en langue indigène. Ils parlent aujourd'hui assez couramment l'Aparai et ont déjà transcrit quelques textes dans cette langue. Ces derniers, de même que certains chants, sont diffusés sous forme de petits fascicules dans la population d'Aldeia Bona.

L'activité religieuse des missionnaires se poursuit donc parallèlement à une campagne d'alphabétisation. Cette campagne, qui au début atteignait principalement la jeune génération d'Aldeia Bona et en particulier les garçons, s'étend peu à peu à toutes les classes d'âge. Toutefois, d'une manière générale, elle atteint encore beaucoup moins la population féminine en raison des difficultés évidentes que suscite l'absence de toute notion de portugais.

Les réunions ont lieu le soir, deux ou trois fois par semaine, mais leur fréquentation est plutôt irrégulière. En effet, à l'exception des «cultes» du dimanche auxquels participe la population entière, les habitants d'Aldeia Bona ne se font pas une obligation d'assister aux assemblées non traditionnelles.

A Aldeia Bona, l'aspect le plus évident de l'influence religieuse des missionnaires réside

dans une réduction importante de l'activité coutumière le dimanche: à la presque unanimité, les Wayana-Aparai respectent le «repos» dominical.

Sur le plan économique et culturel, l'influence des missionnaires est manifeste. Leur activité pratique et domestique, tout en leur étant d'une utilité personnelle directe, fonctionne aussi en tant qu'enseignement exemplaire. Ainsi, l'élevage d'animaux de basse-cour et de quelques pièces de bétail ne manque pas d'intéresser la population, encore que cette activité reste en partie toujours assimilée aux traditions indigènes: l'élevage d'animaux domestiques est davantage conçu comme une source de plaisir et d'amusement que comme un apport possible à l'alimentation. L'utilisation de machines diverses (générateurs électriques, scies, etc.) et l'enseignement de connaissances mécaniques semblent eux d'un intérêt plus direct, mieux assimilé.

L'approvisionnement de la Mission est assuré partiellement par l'intermédiaire de la FAB et en partie aussi, quoique de façon plus irrégulière, par les vols d'un avion-taxi appartenant à la base du SIL à Belém. Cet approvisionnement est volontairement excédentaire et permet

aux missionnaires d'initier la population indigène à un type d'achat fondé sur l'usage de la monnaie. Ils vendent ainsi des biens de consommation permettant de diversifier l'alimentation (sucre, sel, lait en poudre, cacao, etc.) ou de rendre plus aisées les tâches coutumières (casseroles, allumettes, lampes de poche, hameçons, fils nylon, outils, etc.).

Les achats effectués par les Indiens auprès de la Mission se monnaient sur la base des quelques cruzeiros acquis en échange de services rendus et plus particulièrement d'objets traditionnels indigènes confectionnés dans cette intention. Il s'agit principalement d'arcs, de flèches, d'éventails à feu, de petites corbeilles de vannerie, plus rarement de poteries qui sont mis en vente dans une boutique d'artisanat de Belém. Les gains que représentent ces diverses prestations doivent se situer en moyenne à 5 cruzeiros par semaine et par adulte <sup>31</sup>.

Ce faisant, les missionnaires semblent moins soucieux de développer un éventuel «artisanat» indigène que d'instaurer dans la population un système d'échange différent du troc traditionnel.

Afin que les autres communautés du Paru et du Citaré puissent bénéficier des mêmes conditions que les habitants d'Aldeia Bona, les missionnaires ont confié à un Indien possédant un canot à moteur la responsabilité de se rendre

régulièrement dans les villages situés en aval pour y vendre un petit stock de marchandises indispensables <sup>32</sup>. Ce service est assuré toutes les six semaines environ.

Disposant d'une pharmacie assez importante, les missionnaires dispensent à l'occasion les soins médicaux élémentaires. Ils entretiennent un contact radio journalier avec Belém, ce qui leur permet en cas d'accident ou de maladie grave de faire appel à un avion et de procéder au transport du malade. Bien que dans certains cas semblables, quelques Indiens aient séjourné assez longtemps dans un hôpital de Belém (4 mois pour un cas de tuberculose par exemple), d'autres en revanche préfèrent s'en remettre aux soins traditionnels du médecin-guérisseur.

D'une manière générale, depuis la création de la piste d'atterrissage et l'installation de la Mission, Aldeia Bona tend à devenir le centre d'attraction démographique et de diffusion «culturelle» de la région.

<sup>31</sup> A l'exception des quelques femmes qui s'adonnent occasionnellement à la poterie, seule la gente masculine bénéficie de ces gains.

<sup>32</sup> En 1972, on ne comptait sur le Paru et le Citaré que 2 Wayana-Aparai propriétaires d'un moteur de poupe.

#### IV. Conclusions <sup>33</sup>

— En 1972, lors de notre mission ethnographique, la population Wayana-Aparai du Rio Paru de l'Est et de son grand affluent de la rive droite le Rio Citaré — Etat de Para, Brésil — comptait 172 personnes dont 93 individus du sexe masculin et 79 du sexe féminin. La classe d'âge des moins de 15 ans y était représentée par un total de 56 unités. Cette population se répartissait en 10 villages établis à proximité immédiate du fleuve.

— A cette date, ces 172 personnes figuraient avec certitude l'effectif total des Wayana-Aparai établis sur territoire brésilien. Il n'y avait plus aucun village de même appartenance ethno-linguistique sur le Rio Curua de Alenquer, le Rio Maicuru et le Rio Jari.

— Du point de vue linguistique, tous les Wayana-Aparai sont plus ou moins bilingues

avec, toutefois, une nette prédominance d'expression dans l'un des deux dialectes. La répartition entre villages à parler Wayana prédominant et villages à parler Aparai prédominant donne les chiffres de 111 «Wayana» et 61 «Aparai».

— La distinction entre individus à parler Wayana préférentiel et individus à parler Aparai préférentiel ne correspond plus à une distinction ethnique ou tribale.

En l'absence d'une filiation unilinéaire dans le système de parenté, le parler préférentiel ne procède en général que du lieu de résidence, ce dernier n'étant prescrit par aucune règle stricte.

— Culturellement, la fusion Wayana-Aparai est totale. On ne saurait mettre en évidence des éléments de démarcation en dehors d'une analyse historique ou des traditions ancestrales Wayana et Aparai.

<sup>33</sup> Pour les conclusions de caractère historique, le lecteur est invité à se reporter aux pages 41 à 45.

– Les rapports des Wayana-Aparai avec les communautés Wayana de Surinam et de Guyane Française ne diffèrent pas dans leur nature de ceux qui unissent les divers villages Wayana-Aparai. Tous sont fondés sur les mêmes liens de parenté de famille à famille.

La distinction entre les trois ensembles Wayana «nationaux» est toutefois manifeste dans la mesure où elle procède des relations et des conditions extérieures propres à chacun de ces ensembles.

A cet égard, les visites des Wayana-Aparai à leurs parents du Paloemeu-Tapanahoni et du Litani-Maroni se doublent toujours de considérations d'ordre économique, à savoir la possibilité d'acquérir certains objets de civilisation n'ayant pas cours du côté brésilien.

– De même que chez les Wayana du Maroni autour du poste administratif de Maripasoula et chez ceux du Paloemeu-Tapanahoni autour de la *West Indies Mission* de Paloemeu, on observe une tendance à la concentration démographique des Wayana-Aparai du Paru autour de la piste et de la Mission d'Aldeia Bona depuis leur création en 1970.

– Les relations des Wayana-Aparai avec la population brésilienne du front pionnier de pénétration sont anciennes. Les contacts ont toujours eu et ont encore un caractère essentiellement intermittent et temporaire, en partie fonction des activités saisonnières propres à l'économie extractive de la région.

Il s'agit le plus souvent de contacts individuels, semi-professionnels, et jamais de contacts de groupe à groupe ou de communauté à communauté.

Toutefois un segment important de la population Wayana-Aparai – Aldeia Bona représente près du tiers de l'effectif total – entre aujourd'hui dans une ère de contacts permanents et communautaires avec la «civilisation» et ceci par la présence en ce lieu d'un poste de la FAB (Force Aérienne Brésilienne) et de la Mission du SIL (*Summer Institute of Linguistics*).

– Les relations semi-professionnelles des Wayana-Aparai avec la population brésilienne se rapportent principalement aux domaines de la récolte du caoutchouc-balata (*balateiros*), de la cueillette de noix du Brésil (*castanheiros*), de l'extraction de minerai (*garimpeiros*), d'un petit commerce de peaux (*gateiros*) et, plus récemment, de l'aménagement de terrains d'atterrissage (chantiers de la FAB à Aldeia Bona et à Molokopot) et de la confection d'objets traditionnels (vendus par l'intermédiaire de la Mission dans une boutique d'artisanat de Belém).

La participation temporaire des Wayana-Aparai à ces activités leur permet, en contrepartie, d'acquérir quelques biens de civilisation indispensables tels que carabines, munition, haches, sarcloirs, scies, tissu pour moustiquaires, bassines, casseroles, lampes à kérosène, etc. A cette embauche intermittente semi-professionnelle correspond depuis peu l'apparition de prestations en espèces, donc l'usage de l'argent.

– L'économie des Wayana-Aparai reste totalement basée sur un système d'auto-subsistance (agriculture, pêche, chasse). Elle n'a pas trouvé, l'eût-elle voulu, d'expression préférentielle dans le cadre plus large de l'économie régionale. A de très rares exceptions près (correspondant à l'acquisition de lait en poudre et de cacao à l'intention des enfants), les gains perçus ne sont pas affectés à l'achat de nourriture.

– Si les Wayana-Aparai – et particulièrement ceux d'Aldeia Bona – bénéficient effectivement de la présence de la FAB et de la Mission du SIL (assistance médicale, enseignement pratique ou semi-professionnel, approvisionnement et vente à des prix décentes ne relevant pas du système d'exploitation et d'abus généralisés), ils leur offrent en retour, ainsi qu'à la frange pionnière, une main-d'œuvre temporaire non négligeable, un certain surplus alimentaire (poissons, manioc) et des expériences spécifiques (guide, piroguier, transporteur, etc.).

– Les contacts semi-professionnels ayant été jusqu'ici réservés à la population masculine, les femmes n'ont aujourd'hui et d'une manière générale aucune notion de portugais. Au vu de la campagne d'alphabétisation entreprise par les missionnaires-linguistes et considérant qu'un grand nombre de biens de civilisation touche au domaine des femmes, il paraît certain que la population féminine va être très rapidement entraînée dans le circuit généralisé des relations. Cette évolution en cours, de même que la réduction des repas communautaires à Aldeia Bona, laisse entrevoir des changements sociaux importants au niveau du groupe.

– La concentration démographique des Wayana-Aparai à Aldeia Bona et la sédentarisation qui pourrait en résulter comportent des désavantages sérieux en ce sens qu'elles impliquent un éloignement progressif des plantations, points de pêche et terrains de chasse par rapport au lieu de résidence. Par conséquent, elles entraînent un surcroît important de travail ou, inversement et plus certainement, une baisse de la production alimentaire.

Ce désavantage et les dangers qui lui sont inhérents ne sauraient être compensés que par des ressources nouvelles, réelles et effectives, adaptées aux besoins matériels et sociaux de la population Wayana-Aparai.



## V. Bibliographie

- AGUIAR, Braz Dias de: *Trabalhos da Comissão Brasileira Demarcadora de Limites - primeira divisão - nas fronteiras da Venezuela e Guianas Britânica e Neerlandesa, de 1930 a 1940*. In: IX Congresso Brasileiro de Geografia (Florianópolis 1940), Anais II, pp. 202-375. Rio de Janeiro, 1942.
- ARNAUD, Expedito: *Os índios Oyampik e Emerilon (Rio Oiapoque)*. In: Boletim do Museu Paraense Emílio Goeldi. Antropologia. N.S. No 47, 2 fev. 1971. 28 p. Belém, 1971.
- BRUSQUE, Francisco C. de Araujo: *Relatório apresentado a Assembleia legislativa da Província do Para em 1 de setembro 1862*. Para, 1862.
- CARVALHO, José Cândido de Melo: *Notas de viagem ao Rio Paru de Leste*. In: Publicações avulsas, 14. 82 p. Museu Nacional. Rio de Janeiro, 1955.
- COGNAT: Voir: ARNAUD, Expedito.
- COUDREAU, Henri: *Chez nos Indiens. Quatre années dans la Guyane française (1887-1891)*. Paris, Hachette. 614 p., 1893.
- COUDREAU, Olga: *Voyage au Rio Curua (20 nov. 1900-7 mars 1901)*. Paris, A. Lahure. 114 p., 1903.
- CREVAUX, Jules Nicolas: *Voyages dans l'Amérique du Sud. II: De Cayenne aux Andes (1878-1879): Exploration de l'Oyapock, du Parou, de l'Iça et du Yapura*. Paris, Hachette, 1883.
- DUCHEMIN, Philippe: *The situation of the Indian groups in French Guiana in 1971*. In: The situation of the Indian in South America. Geneva, World Council of Churches, pp. 370-375, 1972.
- FARABEE, William Curtis: *The Apalaii*. In: The Museum Journal. X, nº 3, sept. 1919, pp. 102-116. Philadelphia, 1919.
- *The Central Caribs*. In: Anthropological Publications. X. 299 p. Oosterhout N.B., 1967.
- FERNANDES, Eurico: *Algumas notas sobre os Waiana e os Apalai, do Rio Jari*. In: Publicação, 4. 12 p. Instituto de antropologia e etnologia do Pará. Belém, 1952.
- FIGUEIREDO, Napoleão: *Groupes indigènes et fronts pionniers de pénétration nationale dans l'Etat de Para*. In: Bulletin de la Société des Américanistes, 34, pp. 19-25, Genève, 1970.
- FRIKEL, Protásio: *Zur linguistisch-ethnologischen Gliederung der Indianerstämme von Nord-Para (Brasilien) und den anliegenden Gebieten*. In: Anthropos. 52, 3/4, pp. 509-563. Freiburg, 1957.
- *Dez anos de aculturação Tiriyo 1960-70*. In: Publicações avulsas, 16. 112 p. Museu Paraense Emílio Goeldi. Belém, 1971.
- GALVAO, Eduardo: *Indigenous cultures Areas of Brazil, 1900-1959*. In: Indians of Brazil in the twentieth century, pp. 169-206. Washington, Institute for Cross-Cultural Research, 1967.
- GOEJE, C. H. de: *Verslag der Toemoekhoemak-Expeditie (Tumuc-Humac-Expeditie)*. In: Tijdschrift van het Koninklijk Nederlandsch Aardrijkskundig Genootschap. Vol. 25, pp. 943-1169. Leiden, 1908.
- *Beiträge zur Völkerkunde von Surinam*. In: Internationales Archiv für Ethnographie. XIX. 32 p. Leiden, 1910.
- HANDBOOK of South American Indians. Vol. 3. Smithsonian Institute, bull. 143. Washington. 986 p., 1948.
- HARTMANN, Günther: *Die materielle Kultur der Wayana/Nord-Brasilien*. In: Baessler-Archiv. XIX, 2, pp. 379-420, Berlin, 1971.
- HURAU, Jean: *Les Indiens Oayana de la Guyane française*. In: Journal de la Société des Américanistes. N.S. N° 1, pp. 135-183. Paris, 1961.
- *La vie matérielle des Noirs réfugiés Boni et des Indiens Wayana du Haut-Maroni (Guyane française). Agriculture, économie et habitat*. Paris, ORSTOM. 143 p., 1965.
- *Les Indiens Wayana de la Guyane française. Structure sociale et familiale*. Paris, ORSTOM. 152 p., 1968.
- *Français et Indiens en Guyane, 1604-1972*. Paris, Union Générale d'Éditions. 438 p., 1972.
- KIETZMAN, Dale W.: *Indians and culture areas of twentieth century Brazil*. In: Indians of Brazil in the twentieth century, pp. 1-68. Washington, Institute for Cross-Cultural Research, 1967.
- KLOOS, Peter: *Amerindians of Surinam*. In: The situation of the Indian in South America. Geneva, World Council of Churches, pp. 348-357, 1972.
- LAPOINTE, Jean: *Residence patterns and Wayana social organization*. P.H.D. Columbia University, University Microfilm, Ann Arbor. No 1971-17516, 1971.
- LOUKOTKA, Cestmír: *Classification of South American Indian languages*. Los Angeles, Latin American Center, University of California. 453 p., 1968.
- MARTIUS, Carl F.: *Beiträge zur Ethnographie und Sprachkunde Amerika's zumal Brasilien's*. Vol. II: Zur Sprachkunde. Leipzig, F. Fleischer, 548 p., 1867.
- MENDONÇA, Marcos Carneiro de: *A Amazônia na era Pombalina, 1751-1759*. Rio de Janeiro, Instituto histórico e geográfico brasileiro. 3 t., 1270 p., 1963.
- RAUSCHERT, Manfred: *Erster Bericht über meine Maicuru-Reise 1955/56*. In: Zeitschrift für Ethnologie. 82, 2, pp. 257-259. Braunschweig, 1957.
- *Bericht über meine völkerkundlichen Forschungen 1962 bis 1965*. In: Zeitschrift für Ethnologie. 91, 1, pp. 131-140. Braunschweig, 1966.
- RIBEIRO, Darcy: *Indigenous cultures and languages of Brazil*. In: Indians of Brazil in the twentieth century, pp. 77-166. Washington, Institute for Cross-Cultural Research, 1967.
- RIVIERE, Peter: *Marriage among the Trio. A principle of social organization*. Oxford, Clarendon Press. 353 p., 1969.
- SAUSSE, André: *Populations primitives du Maroni (Guyane française)*. Paris, Institut géographique national. 135 p., 1951.
- SCHMIDT, Lodewijk: *Verslag van drie Reizen naar de Bovenlandsche Indianen*. In: Department Landbouwproefstation in Suriname. Bull. 58, 63 p. nov. 1942.
- SCHOEPPF, Daniel: *Essai sur la plumasserie des Indiens Kayapo, Wayana et Urubu, Brésil*. In: Bull. du Musée d'ethnographie de Genève. 14, pp. 15-68, 1971.
- *Chez les Wayana du Brésil: décès et réajustement social*. In: Musées de Genève, 135, mai 1973, pp. 11-16, 1973.
- SCHULZ-KAMPFHENKEL: *Rätsel der Urwaldhölle. Vorstoss in unerforschte Urwälder des Amazonasstromes*. Berlin, Deutschen Verlag. 213 p., 1938.
- SPEISER, Felix: *Im Duster des brasilianischen Urwalds*. Stuttgart, Strecker und Schröder. 323 p., 1926.